

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

DE L'HARMONIE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA RELIGION

A L'OCCASION DE LA FÊTE DE STE-CÉCILE, 22 NOVEMBRE.

Quoi de plus gracieux et de plus merveilleux que l'histoire de Sainte Cécile ! Elle a voué à Dieu sa virginité : on veut la forcer de prendre un époux : j'ai un ange à mes côtés qui me protège, dit-elle à celui qui demande sa main. Veux-tu le voir ? Va trouver le Pontife des chrétiens demeurant dans les souterrains qui sont à quelque distance du tombeau de Cécilia Metella, l'une de mes ancêtres. Reçois de lui le baptême, et viens, tu seras associé à mon bonheur.

Le jeune homme se rend aux catacombes : il y est plongé dans le bain sacré : il revient près de Cécile, voit son ange qui étend ses mains sur elle et sur lui, et leur donne à tous deux une couronne de fleurs. Son frère arrive, et, charmé du parfum, lui aussi ouvre les yeux à la foi ; et tous trois ont des entretiens sublimes, inspirés par l'ange qui est au milieu d'eux. Bientôt les deux frères paient leur foi de leur sang. Cécile, jalouse de leur martyre, cherche le supplice par lequel le chrétien prouve son amour pour son Dieu. La hache des persécuteurs frappe trois fois son cou délicat : le sang coule par une large blessure, mais la main de la mort est arrêtée. L'héroïque vierge parle : on se presse autour d'elle. Pendant trois jours elle prêche la foi au Christ à la foule qui la visite. Puis le Pontife des chrétiens arrive ; elle reçoit sa bénédiction, et alors elle meurt. Son corps, enseveli dans les catacombes, est, après six siècles, reporté à sa demeure où s'était consommé son martyr.

Cette maison est devenue une des plus intéressantes églises de Rome, et le nom de Sainte Cécile est prononcé avec respect par l'immense société des chrétiens, qui l'honorent comme portant la palme du martyr et l'auréole de la virginité, et qui en même temps la proclament Reine de l'harmonie, parcequ'il est dit dans ses actes qu'elle chantait les louanges du Seigneur au son des instruments de musique.

Je prends occasion de l'hommage qui est rendu à sa fête par ceux

qui cultivent l'art musical pour faire voir l'usage que la religion fait de cet art, et la fin à laquelle doivent tendre les accents de l'harmonie.

C'est en Dieu, l'Être infini en toutes perfections, qu'il faut chercher la raison et le type de toutes choses. En lui se trouve éminemment l'harmonie dans cet accord suprême des idées, des sentiments des trois Personnes divines. Le Père, le Fils, le Saint Esprit se redisent mutuellement un cantique éternel d'admiration et d'amour. Mais cette glorification mélodieuse, Dieu veut en entendre les accents en dehors de lui. Le Verbe, par qui tout a été fait, va redire la gloire de son Père dans toutes les créatures en chacune desquelles se trouvera un reflet de sa beauté, et qui, toutes ensemble par les relations, qu'elles auront avec leur auteur et entre elles-mêmes, formeront, dans leur ordre admirable, un concert qui chantera au Seigneur sa puissance sa sagesse, sa bonté. Oui, toute la création est un hymne dont les modulations sont un effet de l'art de Celui qui a disposé de tout avec nombre, poids et mesure : *Omnia in mensurâ, et numero et pondere disposuisti.* (Sap. II. 21.)

Les anges sont le premier effet de sa vertu créatrice ; mais l'hommage que ces esprits célestes rendent à Dieu ne se présente à notre esprit que sous la forme d'accents harmonieux ; la mélodie en ce qu'elle a de plus ravissant, nous semble être leur langage ; les Séraphins nous apparaissent les harpes à la main pour accompagner leur chant de gloire au Dieu trois fois saint ; le ciel dans notre imagination, retentit sans cesse de leurs symphonies, et nous espérons nous-mêmes prendre part à leurs concerts dans l'adoration que nous rendons au Seigneur en son temple saint : *In conspectu angelorum psallam tibi ; adorabo ad sanctum templum tuum.* Ps. 137

La nature matérielle a aussi son chant mélodieux à faire entendre en l'honneur du Créateur ; les cieux énarrent la gloire du Très-Haut : *Cœli enarrant gloriam Dei* Ps. 18 ; il nous semble entendre les accords que les sphères célestes font entre elles et les chœurs harmonieux qu'elles nouent et dénouent en cadencant leurs pas au son de la lyre suprême.

Mais voici que s'élève une voix plus délicieuse aux oreilles du Tout-Puissant. L'homme est créé avec l'idée que Dieu l'a fait semblable à lui, il lui a donné une langue, et un cœur, *et linguam at oculos et aures et cor dedit illis* ; il lui révèle ses grandeurs, et il veut qu'il loue sa sainteté : *ut nomen sanctificationis collaudent* (Eceli 17.).

Le chant, c'est l'expression spontanée des sentiments qui exaltent l'âme. Entendez-vous Adam et Ève, ravis de toutes les merveilles

qu'ils contemplent en eux et autour d'eux, élever leurs voix, si mélodieuses dans leur pureté, et chanter leur admiration, leur reconnaissance et leur amour. Le ciel charmé suspend ses concerts pour entendre ce *duo* d'une si délectable harmonie.

Hélas ! ces suaves acords ont cessé brusquement : l'oreille de nos premiers parents s'est ouverte à un langage trompeur, et je n'entends plus que les lugubres accents de la honte et du remords. La voix de l'homme, altérée par le cri de la douleur, a perdu cette beauté et cette puissance qui la rendaient l'égale de celle des anges.

Cependant Dieu pardonne, et il veut encore recevoir un hommage harmonieux de sa créature tombée, mais repentante. Pour soutenir ses accents affaiblis, il révèle à l'un des premiers descendants d'Adam, à Jubal, cet art qui fait rendre à des instruments purement matériels des sons mélodieux dont quelquefois l'harmonie semble être un écho des lyres célestes.

Depuis, la musique s'est jointe au chant pour fournir à l'homme une expression de ses sentiments les plus intimes et les plus puissants ; et le Seigneur lui-même en a réclamé les accords pour la gloire de son culte.

Dieu vient de faire éclater la force de son bras : il a délivré son peuple de la servitude de l'Égypte, et enseveli Pharaon et son armée sous les eaux de la mer Rouge. Moïse chante avec tous les enfants d'Israël le cantique de la délivrance, et sa sœur Marie la prophétesse, en répète les accents au milieu d'un cœur de femmes s'accompagnant d'instruments de musique.

Mais voici le chanteur, le musicien, que nul homme n'a égalé dans la glorification de Dieu par l'harmonie. Cette main qui, si jeune encore, étouffait les lions de désert et terrassait le géant, la terreur de tout Israël ; qui plus tard brandissait avec tant de force une épée victorieuse en tant de combats contre tous les ennemis du peuple de Dieu, cette main, elle tire des cordes de la harpe les sons les plus harmonieux et les plus saisissants. Aux suaves accents qu'elle produit, la colère du roi furieux se calme, et l'esprit malin est forcé de prendre la fuite.

La harpe de David, elle a redit toutes les joies, toutes les douleurs, toutes les passions de l'homme ; elle a célébré toutes les merveilles de la nature ; elle a chanté toutes les grandeurs, tous les bienfaits du Très-Haut ; elle a gémi d'avance sur toutes les souffrances du Messie, rédempteur des hommes ; elle a vibré avec la plus éclatante allégresse pour chanter son triomphe et sa gloire ; elle a modulé tous les chants par lesquels l'Église glorifie Dieu et le Christ ; les cantiques sacrés que nous-mêmes faisons entendre pour redire au Seigneur notre reconnaissance et notre amour ont résonné sur ses cordes ; jusqu'à la consom-

mation des siècles ses accents se répèteront dans tous les sanctuaires, et les dômes même de la Jérusalem céleste en retentiront pendant l'éternité.

Mais le Psalmiste sentant, par l'inspiration divine, comme l'harmonie plaît au Seigneur a voulu en multiplier les accords pour sa gloire. Il a organisé un cœur nombreux de chantres et de musiciens pour le service du temple ; il a fixé les attributions de chacun d'eux ; vingt-quatre bandes de joueurs d'instruments avaient tour à tour leur mélodie à faire entendre dans les saints parvis. Voyez-le lui-même aux grandes solennités : le voici devant l'Arche d'où le Tout-Puissant rend ses oracles : il entonne ces chants sublimes que l'Esprit divin lui a inspirés : toutes ces voix qu'il a lui-même exercées à cet office répètent ses accents : le son des instruments sacrés se joint à cette psalmodie ; les guitares, les harpes, les psaltérions, les cymbales retentissent de toutes parts ; tous ces accords montent vers le ciel et vont se mêler dignement aux concerts des Anges.

Ces chants, ces symphonies se répètent à la dédicace du temple ; les Lévites et les chantres sous la direction d'Asaph, d'Eman, d'Idithun, revêtus de robes de lin, font retentir leurs voix et leurs instruments divers. Cent vingt prêtres les accompagnent jouant de la trompette ; tous, au milieu de ces flots d'harmonie, élèvent un accent plein de force vers le ciel en disant : " Louez le Seigneur parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle." Dieu applaudit à ce concert par un prodige ; sa gloire remplit l'édifice sacré dans une nuée merveilleuse, et il prend possession de ce temple où, selon sa parole, seront sans cesse ses yeux et son cœur.

Les mêmes accords se sont fait entendre pendant plusieurs siècles à toutes les solennités saintes.

Ils faisaient toute la joie d'Israël ; et quand les jours de la vengeance divine sur le peuple prévaricateur furent venus, le prophète des douleurs, exprimant les tristesses de son âme, s'écrie : " On n'entend plus les jeunes gens faire résonner les instruments sacrés ; aussi la joie a abandonné notre cœur, et vos voix n'ont plus que les accents de la plainte et du deuil." Et bientôt assis sur les fleuves de Babylone, les fils de la captivité pleurent ; ils suspendent leurs lyres aux saules de la terre étrangère et ils en refusent les accents aux oreilles de leurs vainqueurs.

Le temps des figures est passé ; la vérité va mettre l'ombre en fuite : *Umbram fugat veritas*. Une voix plus pure, plus douce que celle des anges se fait entendre ; nulle mélodie créée n'avait encore frappé si délicieusement les oreilles divines ; elle s'élève de la terre, d'une humble fille d'Adam, mais que le péché n'a point flétrie. Elle exprime en accents plus harmonieux, et plus puissants que ceux des prophètes le désir de voir descendre la rosée du ciel sur la terre. Dieu se plaît

à entendre cette voix si pleine de suavité, *Sonet vox tua in auribus meis**vox enim tua dulcis* (Cant. 2.) Et le Verbe divin enchanté quitte le sein de son Père pour descendre dans celui de la Vierge qui l'a charmé. Mais maintenant, l'entendez-vous, la vierge mère, exprimant les transports de sa reconnaissance et de son amour? Voyez comme les Séraphins sentent que leur concert est surpassé en harmonie, comme le cœur de Dieu même tressaille d'émotion, en entendant Marie entonner son chant sublime : *Magnificat anima mea Dominum.*

Voici le moment où le fils de Marie, le Rédempteur des hommes apparaît au monde. A cette fête, solennelle entre toutes, l'harmonie a sa place de droit.

C'est le ciel qui vient donner une sérénade à la terre en lui annonçant que le Sauveur est né. Les plus ravissantes mélodies des anges retentissent sur les collines de Bethléem en chantant : "Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre."

Le Verbe, il a pris une voix humaine ; ni les concerts du temple de Jérusalem ni ceux qui retentissent dans sa Sion céleste, n'ont rien qui égale ses charmes et sa puissance, soit qu'elles glorifient son Père soit qu'elles instruisent les hommes, soit qu'elles consolent les affligés, soit qu'elles expriment l'ardeur de son amour pour ceux qu'il est venu sauver. C'est la voix d'un Dieu pleine de vertu et de magnificence. *Vox Dei in virtute, vox Dei in magnificentiâ.* C'est la voix si douce du bien-aimé, *vox dilecti mei* qui appelle à la jouissance de l'amour. C'est la voix dont les accents, plus agréables que le miel, sont si doux à répéter. *Quam dulcia faucibus meis, eloquia tua, super mel ori meo.* (Ps. 180, 103.) Mais cette voix du Christ, elle a fait entendre aussi la modulation du chant. Elle a chanté, parce que le chant est une faculté de l'homme, dont il devait faire hommage à son divin Père, et parcequ'il a voulu accomplir lui-même le devoir de chanter les louanges du Seigneur, si souvent rappelé sous son inspiration par le roi-prophète.

Que toute harpe, toute lyre, toute harmonie du ciel et de la terre, toute voix des anges et des hommes, se taisent aux accents de la mélodie sortant des lèvres du Verbe divin incarné. Avec quels transports d'adoration et de reconnaissance, Jésus, empruntant les paroles du Psalmiste, a chanté les grandeurs et les miséricordes de son Père ! Sur quel mode d'une ineffable tristesse il a redit avec Isaïe et Jérémie les souffrances qu'il devait subir ou les douleurs du peuple si cher à son cœur ! Les collines de la Judée et les bords des lacs de la Galilée ont entendu les accents de sa voix, répétant ces cantiques sacrés, expression de ses propres sentiments, qu'il avait révélés aux sublimes chantres d'Israël ; et avant de partir pour l'agonie et la mort, il fait entendre un chant suprême dans l'hymne du Cénacle, qui exprime sa reconnaissance pour son Père, et son amour pour les hommes.

Le Christ est monté au ciel ; mais il a laissé son Eglise pour continuer l'œuvre de la glorification de son Père, et de la sanctification des âmes. Celle-ci, inspirée de son esprit, appelle à son aide dans ce but la puissance de la mélodie. L'apôtre exhorte les Ephésiens à chanter des hymnes et des cantiques spirituels, et a psalmodier à la gloire du Seigneur. [Ephés. 5. 19.] Il fait la même exhortation aux Colossiens. *Commonentes vosmetipsos psalmis, hymnis et canticis spiritualibus in gratiâ cantantes in cordibus vestris Deo* [Col. X. 3. 16.] St. Jacques veut que la joie s'exprime par la psalmodie—*Equo animo est, psallant* [Jac. 5.] Si l'écrivain sacré défend d'interdire la musique dans les festins—*tu ne impedias musicam* Ecclé. 32 ; l'harmonie qui rend ce qu'il y a de plus intime dans l'âme, devait se trouver, redisant la sainte joie des cœurs, dans ces agapes de l'Eglise naissante où les fidèles goûtaient tous les charmes de la charité. Elle devrait exprimer cette exaltation de sentiments que produisent toutes les merveilles, objets de la foi, alors dans toute son ardeur : les chrétiens ne devraient-ils pas faire entendre à la suite du banquet sacré quelques accents de l'hymne que Jésus chanta avec ses disciples au sortir de la Cène ? Aussi les écrits de Tertullien et de Clément d'Alexandrie nous montrent-ils la mélodie ayant son rôle dans toutes les classes des fidèles.

Ses accords ont résonné dans les profondeurs des catacombres comme une consolation et un encouragement, et la tradition nous rappelle la Sainte, fêtée en ce jour, mêlant sa voix aux accents des instruments, et chantant un cantique inspiré par son cœur. *Cantantibus organis Cecilia decantabat.*—Elle chantait les charmes de l'époux divin qu'elle avait préféré à toute alliance terrestre : elle chantait la confiance dans le Dieu qui protège le cœur et le corps de ceux qui le servent ; elle chantait l'amour de son âme qui lui faisait offrir le sang que bientôt ses veines allait répandre ; elle chantait les beautés de l'auréole qui allait couronner sa tête de vierge et de martyre : *Cæcilia decantabat.*

L'Eglise triomphe ; le Pape Saint-Damase et Saint-Ambroise composent des hymnes répétées encore aujourd'hui dans l'office divin, et dont le rythme est emprunté à la lyre. Bientôt dans tous les temples chrétiens retentissent ces accents, dont le grand docteur de l'Eglise, St-Augustin, a redit les charmes de la puissance, en s'écriant : " O mon Dieu à ces hymnes, à ces cantiques célestes, mon âme est ébranlée, et les suaves accents de votre Eglise me font verser des pleurs délicieux. Les chants, la musique coulent dans mon oreille, et la vérité comme une liqueur divine, s'épanche avec eux dans mon cœur." Son premier ouvrage à lui-même a été sur la musique.

Voici que St Grégoire-le-Grand donne au chant ecclésiastique ce mode grave et majestueux, expression si bien appropriée de l'adoration et de la supplication que les hommes doivent offrir à leur souverain

maître. Quelles symphonies de l'art profane ont produit sur l'âme un effet propre à la calmer, à la purifier, à l'élever au-dessus de ce qui est terrestre, comme cette mélodie si grandiose, si saisissante dans sa simplicité? Entendez-vous le ministre de Dieu à l'autel? c'est avec raison qu'il dit : *Sursum corda*. Il appelle les chœurs des Séraphins et avec eux il chante l'hymne de la gloire du Seigneur, *hymnum gloriæ canimus*. On croirait en effet entendre les voix des vertus d'en haut —*supernæ virtutes*— à ces accents solennels qui expriment l'adoration et la reconnaissance. Mais en même temps quelque chose de triste, de plaintif dans la modulation, indique qu'il y a là encore des soupirs de la terre. Lorsqu'on écoute de l'oreille de l'âme, en même temps que de celle du corps, le chant de la Préface, on est frappé de cette double expression de sentiments qui se confondent dans le cœur en une délicieuse et sanctifiante émotion.

Et quand avez-vous entendu une mélodie plus ravissante que celle de l'*Exultet* par lequel l'Eglise chante la résurrection du Seigneur? Toute la tristesse de Jérémie n'est-elle pas passée dans le mode sur lequel, aux jours qui rappellent la mort du Christ, se répètent les lamentations du prophète des douleurs? Et quel est celui qui n'est saisi de stupeur à ces accents du *Dies iræ*, redisant la colère du Seigneur en face de la mort, effet de sa justice?

Entendez-vous maintenant des chœurs nombreux, et, quelque fois tout un peuple, redisant les accents du Roi-Prophète. Comme tous les élans de l'âme vers Dieu trouvent là l'expression qui leur convient! la tonalité de ces chants, malgré son uniformité, se prête à rendre tous les sentiments; la prière, la reconnaissance, l'amour sortant de tant de voix aux modes les plus divers, montent simultanément vers le ciel dans ces accents que l'on sent être agréables à Dieu, parcequ'on croit y reconnaître qu'il les a inspirés lui-même.

Ces chants religieux, ils ont été entendus depuis nombre de siècles dans les Basiliques de Rome, construites avec les matériaux et sur l'emplacement des temples du paganisme; ils ont fait retentir les majestueuses colonnades, les immenses nefs, et les voûtes élevées des églises du Moyen-Age, formant une si belle harmonie avec leur sublime architecture; ils ont été répétés et le jour et la nuit dans des milliers de cloîtres par les voix les plus pures; ils ont accompagné la croix sur toute terre où elle a été plantée; leurs accents ont été mêlés au bruit des vagues mugissantes traversées par les missionnaires qui s'encourageaient, en les répétant, à aller faire connaître le Christ aux continents inconnus, aux îles perdues dans l'immensité de l'océan; le pauvre sauvage qu'ils avaient enchanté et disposé à la foi, les a redits dans son humble cabane: il n'est pas de terre où ils n'aient été entendus : *in omnem terram exivit sonus eorum*. Répétés partout,

répétés chaque jour, ils ne lassent ni l'oreille, ni l'âme : leur beauté ancienne est toujours nouvelle : l'homme y trouve sans cesse l'expression de ses sentiments religieux, et Dieu une harmonie qui chante dignement sa gloire.

Ce n'est pas seulement le chant que l'Eglise veut employer comme expression du culte qu'elle doit rendre à Dieu. Elle sait le rôle religieux que la musique instrumentale a joué dans la loi antique ; elle répète chaque jour la parole du Psalmiste : *Laudate eum in tympano et choro : laudate eum in chordis et organo.*

Pendant comme trop souvent, les instruments de cet art, employés pour la satisfaction des passions humaines, en ont reçu une sorte de profanation, l'Eglise ne s'en sert qu'avec mesure. Mais elle a un instrument à elle, qu'elle a en quelque sorte créé, et qui est tout à fait propre, quand il est touché sous son inspiration, à glorifier le Seigneur. A raison de sa conformation, et de sa grave et solennelle beauté, le monde n'a pas été capable de le retirer du sanctuaire pour le faire servir à ses concerts profanes. Il est là dans le temple, mêlant ces grandioses accents à la prière et au sacrifice, et les élevant vers le ciel avec la fumée de l'encens, et les aspirations de la piété des fidèles. A ses majestueux accords, l'âme est saisie : elle sent qu'elle est devant Dieu pour adorer et prier ; en vain elle est entrée avec le cortège des soucis, des agitations, des affections terrestres : la gravité des modulations qu'elle entend, leur expression religieuse, la forcent de se recueillir. L'âme elle-même est une lyre dont les cordes doivent vibrer sous l'action des doigts divins ; quand ses facultés, d'accord entre elles, s'unissent pour glorifier la Seigneur, elle fait entendre une hymne dont la beauté l'emporte incomparablement sur toute mélodie matérielle. Dans le temple, les vibrations de l'orgue la font frémir ; elle se met en unisson avec elles ; et elle prend les sentiments religieux dont elle entend la mélodieuse expression. Quels sentiments divers l'instrument sacré n'excite-t-il pas dans les cœurs ? Quand ses mélodies douces, pieuses, dans un mode qui pénètre au fond de l'âme, se font entendre seules à l'élévation ou à la bénédiction du S. Sacrement, ou qu'elles s'unissent au chant de *l'Ave Verum* ou du *Tantum ergo*, un grand calme se répand dans les cœurs ; on s'attendrit, la piété se ranime ; on entre en communication avec le Dieu présent sur l'autel, et les larmes d'une sainte émotion coulent des yeux. Mais quand pour accompagner le chant solennel de la reconnaissance, le *Te Deum*, ou les autres cantiques d'allégresse de l'Eglise, l'orgue déploie sa puissance, met tous ses jeux en exercice, fait résonner dans toute sa force sa grande et majestueuse voix, en s'unissant aux accents de tout un peuple réuni dans l'enceinte sacrée, alors son souffle puissant soulève tous les cœurs, exalte tous les sentiments, redouble l'enthousiasme religieux, et fait de

cette harmonie des sons et des âmes un prélude du concert où se redira l'éternel hosanna des cieux.

Vous l'avez vu, l'harmonie est un don de Dieu fait aux hommes pour les charmer et pour retirer lui-même de ces accords un hommage qui le glorifie ; elle est sainte dans son origine et sa fin. Que ses accents soient toujours purs, afin qu'ils puissent s'élever vers le ciel.

Vous qui avez reçu de la nature une voix plus ou moins mélodieuse, ou qui apprenez de l'art comment combiner les sons sortis d'instruments matériels pour en faire un langage mystique qui, en flattant l'oreille, charme le cœur ; employez ce don du chant, ou cette science musicale à la glorification du Seigneur, *auditam facite vocem laudis ejus Ps. 65*. Ne rougissez pas de faire entendre dans les temples des accents qui s'unissent à ceux des anges qui l'adorent et le louent autour de l'autel. Mais fidèles aux préceptes de l'Eglise, veillez à ce qu'une musique légère, mondaine, théâtrale, ne vienne pas profaner la majesté et la sainteté des mystères divins, et introduire sacrilègement dans les cœurs des sentiments indignes du sanctuaire.

Toutefois, la mélodie peut se faire entendre ailleurs que dans le temple ; il lui est permis, selon l'expression de l'écrivain sacré, de réjouir le cœur de l'homme dans ses fêtes, de s'associer à toutes les émotions de son âme ; mais prenez garde ; l'ennemi de la sainteté et du bonheur des hommes a su trouver moyen de faire servir la musique à l'offense de son divin auteur ; il lui fait chanter de coupables sentiments ; il l'a dégradée au point d'en faire l'expression des passions les plus abjectes.

Oh ! qu'aucun accent sorti de votre bouche, qu'aucun son tiré par votre main ne soit une profanation de cet art enseigné à l'homme pour glorifier son créateur.

Même lorsqu'elle n'est pas essentiellement religieuse, une belle mélodie a un effet salutaire : elle élève le cœur au-dessus des fascinations des sens, elle calme les passions violentes ; elle semble faire entrer l'âme dans une sphère mystérieuse, où ses aspirations se purifient et montent vers le ciel. Quelque fois il suffit du souvenir même d'un chant, d'un air qui a causé une forte émotion, produit un profond sentiment, pour plonger dans une délicieuse rêverie, vague d'abord, mais qui rappelle des moments d'un pur bonheur, d'une sainte allégresse, se change bientôt en une méditation religieuse, pleine de charmes, qui exalte et sanctifie le cœur. Qui n'a éprouvé une impression semblable, en entendant retentir, comme un écho lointain de douces harmonies qui avaient enchanté l'âme plus encore que l'oreille !

Il y a déjà de nombreuses années, je traversais l'océan. A peu près solitaire dans le navire, à cause de ma foi et des sentiments de mon cœur étrangers aux autres passagers, j'abandonnais mon âme à une

certaine tristesse dans ces longs jours que la vague ennui de son bruit monotone. Peu habitué à la houle des mers sous le souffle des vents orageux, quelquefois je laissais une certaine frayeur s'emparer de moi. Dans l'un de ces moments, tout à coup des accents frappèrent mon imagination : ils lui étaient apportés par le souvenir d'un beau cantique en l'honneur de Marie, chanté par une voix mélodieuse, avec un refrain répété par tout le chœur des confrères et des élèves chéris que j'avais laissés : mon oreille semblait entendre encore ces pieuses modulations ; mon cœur fut bientôt rempli des sentiments qu'elles exprimaient : Marie, l'étoile de la mer, entendit l'hommage de mon affection et de ma confiance : alors l'abîme parut n'avoir plus de périls pour moi, et je trouvai une douce consolation des ennuis éprouvés dans les jours passés sur les flots.

Oh ! la vie du monde, c'est une traversée orageuse ! des tempêtes violentes s'y feront sentir pour vous ; vous trouverez quelquefois la confiance et la sérénité dans l'impression salutaire produite sur vos âmes par le souvenir de l'un de ces pieux cantiques qui auront charmé votre jeunesse. Ils rappelleront à votre cœur les sentiments avec lesquels vous les avez fait entendre ; vous les répéterez avec l'accent de la prière, et ils feront descendre sur vous une grâce qui vous préservera des dangers.

Si de violentes passions agitent votre cœur et le provoquent à des égarements funestes, demandez le calme à quelque douce mélodie que vous tirerez de l'instrument que vous aurez appris à toucher, ou allez au temple le chercher dans les graves modulations de l'orgue ou du chant retentissant dans quelque exercice religieux.

Il est des jours où la langueur s'empare de l'âme ; les nobles sentiments semblent avoir déserté le cœur ; on sent son impuissance pour le bien. Alors rappelez-vous Elisée, le prophète, désirant une inspiration du ciel qui lui manque. Il dit : *adducite mihi psalterium*. 4. Reg. V. 15, "faites venir un joueur de harpe." Et le musicien vient et touche les cordes mélodieuses. Soudain la main du Seigneur se fait sentir au prophète qui accomplit le prodige qu'on lui demande ; il fait sortir de la terre aride des eaux abondantes qui éteignent la soif d'une armée entière.

Croyez-le ; les accents de l'harmonie sacrée ont souvent une vertu qui répand la grâce dans un cœur asséché, et lui donne une vigueur nouvelle pour opérer le bien. Que d'impurs fantômes ont fui de l'imagination, que de sentiments dangereux ont été repoussés du cœur qu'ils envahissaient quand l'oreille a été frappée des accents d'une mélodie religieuse !

Un jour le Séraphique François d'Assise entendit comme un son échappé d'une lyre angélique, il entra en extase, et éprouva longtemps

ensuite des sentiments célestes dans son cœur. Les chants de l'Eglise ont quelque chose d'inspiré d'en haut ; celui qui les a entendus avec l'attention du cœur en conserve une impression salutaire.

Et puis quand on est sensible aux charmes de l'harmonie, ne doit-on pas se dire : Si des sons tirés par une main mortelle des instruments grossiers de la terre, enchantent toutes les facultés de l'âme, que sera-ce des accords que font entendre les lyres touchées par les Esprits célestes ! Le désir de l'éternelle patrie n'enflamme-t-il pas alors le cœur ? Eh bien ! ne peut-on pas croire qu'un des moyens d'atteindre ce but suprême de l'espérance, et l'un des signes de la prédestination à la jouissance des mélodies de la sainte cité, seraient le zèle à contribuer, selon ses aptitudes, à l'harmonie que l'Eglise veut faire entendre dans le culte sacré, ou une religieuse attention, une participation de l'âme aux saint cantiques, qui sont le prélude de la glorification que nous devons rendre à Dieu dans le ciel !

J. S. RAYMOND, Ptre.

NUIT D'ÉTÉ.—LE CIMETIÈRE HURON.

SOUVENIR DE L'ANCIENNE LORETTE.

Les faneurs ont quitté l'odorante prairie,
L'humble étoile à la terre envoie un doux rayon,
Et la brise du soir, exhalant l'harmonie,
A la rose qui dort, murmure sa chanson.

Là-bas, de grands sapins cachent les Laurentides
Qu'enveloppe déjà le noir manteau des nuits,
Et semblent s'élever comme des pyramides
Au-dessus des tombeaux des Hurons endormis.

Le ciel est calme et pur, la nature rêveuse ;
On n'entend que le bruit de l'onde ou des zéphirs,
Et l'astre de la nuit à la lampe pieuse,
Vint éclairer ces lieux féconds en souvenirs.

C'est ici, sur ces bords, près du ruisseau rapide,
Qui fuit en murmurant sur son lit de galets,
C'est ici qu'à l'abri de la flèche perfide,
Le Huron vint pleurer ses antiques forêts.

Il ne respirait plus l'ardeur de la vengeance
Ce peuple mutilé, malheureux et proscrit,
Car sa foi, grande et forte, égalait sa vaillance :
Il savait pardonner à l'exemple du Christ.

Les Pères (1) avaient dit : “ Laisse-là tes cabanes
“ Où chaque lune voit égorgé tes enfants :
“ Dis adieu pour jamais à tes lacs, tes savanes,
“ A tes monts, où tu suis la piste des élans.

(1) Les missionnaires jésuites.

“ Ononthio (1) connaît tes souffrances amères,
 “ Il voit dans son sommeil le Huron son ami . . .
 “ Tes fils suivront nos chefs, et tes filles, nos mères, (2)
 “ Fuis ! . . . et laisse au tombeau ton aieul endormi.”

Et le Huron docile à la voix des bons prêtres,
 Bientôt après partit, suivant Ondecheté, (3)
 Pleurant ces lacs, ces bois, ce pays des ancêtres
 Qu'hélas ! son tomahawk n'avait pas racheté !

Mais pourquoi raconter à ces tombes antiques,
 L'histoire des guerriers qu'enferment leurs parois ?
 Pourquoi redire ici leurs vertus héroïques,
 Leurs naïves ferveurs et leurs mâles exploits ?

Dormez, dormez en paix, guerriers pleins de vaillance :
 Le cri de l'Iroquois, dans ce lieu de silence,
 Aux oreilles des morts n'a jamais retenti ;

Unissez, dans les cieux, vos voix harmonieuses
 Aux concerts éternels des phalanges heureuses,
 Et, comme dans nos bois, chantez : *Statalenti!* (4)

ERNEST GAGNON.

(1) *Ononthio*, grande montagne. Les Sauvages donnèrent ce nom à M. de Montmagny d'abord, puis à ses successeurs.

(2) La Vén. Mère Marie de l'Incarnation et ses compagnes Ursulines.

(3) *Ondecheté* ou *Aondecheté*, nom donné au Père Ragueneau par les Hurons.

(4) *Statalenti*, traduction huronne du mot *Sanctus* de la messe.

HUIT JOURS EN ALSACE

EN 1884.

La dernière fois que j'ai visité l'Alsace, c'est en 1884, à la suite d'un voyage sur les bords du Rhin ; j'y ai passé une dizaine de jours. Je revois mes notes au moment où l'Alsace-Lorraine va changer une fois de plus de gouverneur et, à certains égards, de régime. Il y avait, en 1884, à la tête de l'Alsace-Lorraine, un homme d'un sens élevé et grand ; il s'était proposé pour règle fondamentale, quand il avait pris le gouvernement du Reichsland, de ne pas brutaliser la situation ; il est mort sans atteindre les résultats qu'il espérait, et non sans avoir usé, lui aussi, des méthodes brutales. On lui donne aujourd'hui pour successeur un homme d'un esprit fin et délié, d'une intelligence droite, ouvert à beaucoup de vues, instruit de beaucoup de choses, et particulièrement des choses françaises et du caractère français, ayant eu la carrière variée et rempli la succession de grands emplois qui rompt un politique et le rend apte à la résolution des difficultés les plus délicates du gouvernement. Le prince de Hohenlohe mènera-t-il mieux à fin l'*opus arduum* que le feld-maréchal Manteuffel ? Je ne sais et je ne prétends point, en tout cas, décider de la question et la traiter, en racontant, pour prendre le mot créé par le grand Dumas, des impressions de voyage. On aurait tort en France, en Allemagne, ou en Alsace, de chercher ici de la politique. Je me promène, je vois et j'observe. Rien de plus.

GARE DE COBLENTZ.

Je venais de Nassau, où j'avais demandé un billet pour Strasbourg. Ce billet me donnait le droit de prendre à Coblenz le plus prochain express qui descendrait vers la capitale de l'Alsace.

Il faut que les Allemands des classes industrielles n'apprennent pas dans leurs écoles le français, l'anglais et le russe autant que le prétendent les réformateurs éminens de notre pédagogie qui ont bourré de langues vivantes les programmes de nos lycées, sous prétexte de nous mettre au niveau de l'Allemagne. Je me suis exprimé, à la gare de

Coblentz, dans le français le plus pur et le plus clair, j'ose le dire, pour expliquer aux employés que je désirais me rendre à Strasbourg par le train direct. Si l'on savait tant que ça les langues vivantes en Allemagne, on m'accordera bien que les grandes gares sont les premiers endroits où il en devrait paraître quelque chose, surtout les gares de pénétration vers la France, comme Coblentz. Je me suis aperçu que les efforts louables que faisaient les employés pour entendre ma phrase française les empêchaient d'entendre même le nom de Strasbourg. J'ai prononcé ce nom de toutes les manières possibles. J'ai dit d'abord "Strasbourg" comme on le dit à Paris. J'ai dit ensuite "Strasbourgue, Strasburck, Strassburche, Strasbürig, Strasbürich, Strasbourique". — "Ge gombrend", m'a dit enfin un grand gaillard d'homme d'équipe, et il m'a hissé de confiance dans un train qui déjà commençait son mouvement de départ.

A onze heures du soir, après une journée mortelle, ce train m'a déposé méticuleusement, je ne sais où, du côté de Fribourg, à Dinglingen, je crois, ou à Lahr, d'où j'ai gagé Strasbourg le lendemain.

STRASBOURG.—LES GENS.

Lorsque les préliminaires de Versailles et le traité de Francfort ont été signés, on a sous-entendu en France que les Allemands s'établiraient à Strasbourg provisoirement. On continue de le sous-entendre. Notre fond d'idée est que les Allemands sortiront de Strasbourg à un jour prochain ; nombre de gens pensent même que ce sera de leur plein gré. Comment ? Pourquoi ? Par suite de quelles circonstances ? C'est un bleu qui nous flotte et sourit. De leur côté, les Allemands s'installent comme si c'était pour des siècles. Ils bâtissent dans Strasbourg en gens éternels. Quinze ans sont écoulés, et ils ont institué les monumens de leurs conquête ; ils ont enserré la ville d'une ceinture de fort détachés ; ils ont reculé l'enceinte fortifiée, de manière à tripler les espaces dont elle couvre l'accès ; ce qui reste à bâtir d'un futur Strasbourg est double au moins maintenant de l'ancien ; ils ont créé une Université et l'ont dotée d'une série de palais ; ils ont élevé la gare métropolitaine des chemins de fer l'Alsace-Lorraine ; enfin au centre de ces splendeurs nouvelles, entre le Broglie et le Contades, ils ont jeté les fondemens d'un château impérial, signe visible de la souveraineté allemande, que le Reichstag a voulu offrir de ses deniers à l'empereur allemand.

L'ancien Strasbourg, le Strasbourg du temps de la France, a peu changé d'aspect. Il est resté intact, sauf le faubourg de Pierre, qui avait été brûlé radicalement par les bombes badoises et qui a été

reconstruit à neuf. Il y a un changement pourtant qui frappe tout de suite, mais qui n'est que de surface : dans les rues on n'entend plus parler qu'allemand. Les gens de la campagne alsacienne, qui sont venus à Strasbourg pour leurs affaires, et qui vous abordent pour demander un renseignement, vous saluent en allemand ; ils ne passent au français que quand vous leur avez répondu en termes formels : *Ich kann nicht deutsch*. Grattez leur allemand ; c'est toujours un Français que vous trouvez. Le Strasbourgeois pur sang, le vieux Strasbourgeois, comme il s'appelle, surtout le petit et le moyen bourgeois de Strasbourg, n'a pas bronché dans l'amour de la France et dans la foi en la France. Il ne bronche pas non plus dans sa fierté française, et, soit dit sans l'offenser, dans sa vanité d'être Français. Toutes les magnificences solides que l'Allemand étale sous ses yeux, et que je viens d'énumérer, ne l'influencent pas ; l'Allemand lui est toujours le Souabe, le *Schwabe*. un être inférieur qu'il gouaille. Il vous mène devant la gare centrale des chemins de fer d'Alsace-Lorraine, édifice professionnel, agencé d'après des principes techniques en vue d'un objet technique et où l'architecte ne s'est pas permis de sacrifier l'appropriation à l'effet architectural. Le bourgeois de Strasbourg nous dit : "Est-ce assez " laid, hein ? " On lui demande, dans la rue de l'Université, combien de professeurs à peu près compte l'Université ; il vous répond : " Cela ne " fait rien !...Qu'est-ce que ces professeurs !...Ils ont des cours quand " ils veulent ; ils viennent quand ils veulent ; ils s'en vont quand ils " veulent ; ils sont toujours en vacances." On parcourt avec lui le vaste espace qui s'étend depuis l'ancien quai Finkmatt jusqu'au nouveau Kehler Platz, et depuis l'ancienne porte des Juifs jusqu'à la nouvelle porte Schiltigheim ; il lance une bouffée de fumée de cigare, hausse les épaules et vous fait remarquer qu'il y a trop de terrain et que les Allemands ne bâtiront jamais tout cela. Un régiment passe, musique en tête ; le vieux Strasbourgeois s'arrête pour regarder, parce qu'un régiment en marche anime toujours un peu les rues, fût-il souabe ; c'est dans le sang strasbourgeois. Mais la cadence vigoureusement marquée du pas militaire prussien, malgré son effet de précision martiale, n'excite que sa critique. Il a dans la tête un bien plus beau régiment que celui-là, un régiment fantôme, composé de mousquetaires, de gardes-françaises, de volontaires de 92, de grenadiers de la Garde, de tourlourous de Louis-Philippe qui ont fait, sous Changarnier, la retraite de Constantine, de zouaves de Crimée et d'Italie, de mobilisés de Gambetta. Telle est la génération des gens de quarante à soixante ans. Le bambin, qui a été saisi dès l'âge de sept ans par l'école primaire obligatoire, le jeune homme de vingt-cinq ans, qui vient d'accomplir ses trois années de service dans une garnison de la Vieille-Marche, sont déjà un peu modifiés. Ils sont plus capables

de justice envers l'Allemand ; ils ne le sont pas plus de sympathie. A l'heure de la sortie de l'école, hier, je goûtais dans le jardin d'un petit cabaret aux environs du Contades. L'enfant de la maison, âgé de onze à douze ans, rentra. A son école, on ne lui apprend plus que l'allemand, à peine des bribes de français, mesurées avec précaution ; on ne lui enseigne que l'histoire d'Allemagne et du royaume de Prusse, depuis Albert l'Ours jusques et y compris l'année glorieuse où le soldat badois est venu délivrer Strasbourg et l'Alsace du joug humiliant des Welches. Cette histoire de Prusse—j'ai parcouru deux ou trois abrégés en usage dans les écoles—est exactement ce que doit être l'histoire à l'école primaire, quand on ne veut pas que l'instruction obligatoire, en outre des inconvénients graves qu'elle peut offrir, devienne un parfait non-sens au point de vue des souverainetés établies ; c'est un catéchisme orthodoxe de prussianisme où il est enseigné à chaque page que le royaume de Prusse est le plus beau des royaumes dans un monde qui sera le meilleur des mondes dès que le Prussien et l'Allemand y pourront remplir toute leur mission. L'enfant dont je parle vient à l'heure même de recevoir cette bonne manne. Il s'amuse à ranger sur une table des figures de carton. Je regarde ; ce sont les maréchaux de France sous Napoléon III, tous, tous. Je trouve là Bosquet, Castellane, Pélissier. La conquête n'a pas fait tort aux imagiers d'Epinal ; ils écoulent en Alsace leur vieux fond de maréchaux qu'on ne demande plus en France. Je lui dis : *Hast du doch keine Mannschaft, mein Kind ?* Il tire de sa boîte des fantassins avec leur tambour-major ; ils portent pantalon rouge. Je lui demande des cavaliers ; il m'en fait voir ; ceux-là n'ont pas l'uniforme français ; mais le *Pickelhaube* n'y gagne rien ; je reconnais des *horseguards*. En tête de cette troupe, l'enfant place Pélissier, qu'il appelle de son nom de Malakoff ? Comment connaît-il Malakoff ? Il a un vieil oncle qui était de l'affaire, qui ne cesse de lui en parler.

Cet enfant-là, dans dix ans, portera le casque à pointe. Qui sait même si avant ce temps, poussé par l'instinct militaire et la nécessité, il n'entrera pas à l'école des sous-officiers de Biberich ? La vie, l'air ambiant, la législation, la force des choses le germaniseront de plus en plus. Il restera dans son sang germanisé cette molécule irréductible, Malakoff, et il la transmettra peut-être à ses fils. En septembre 1871, dans une *restanration* de Trèves, un petit homme tout courbé et tout cassé, s'apercevant que j'étais Français, me prit à partie et, avec un ton de mépris, qui devait plus flatter en moi l'amour-propre national que tous les compliments, il me demanda ce qu'étaient donc devenus les Français pour s'être laissé battre par des Prussiens.—Mais, lui répliquai-je, estimez-vous si peu les Prussiens ; ne l'êtes-vous pas ?—Oui, dit-il, sujet Prussien ; Trévirois, fils de Trévirois. Mais vous connaissez le pro-

verbe : "Où le Prussien est une fois venu p . . . , il ne pousse plus rien. " *Et puis, mon père a été soldat du grand Napoléon !* " — Le père avait repassé à son fils la molécule de France ; et vous voyez par cet exemple que la molécule a la vie dure.

Il y a, me dit-on, à Strasbourg, une population d'environ 20,000 immigrés allemands sans compter la garnison. Le vieux Strasbourgeois affecte de les considérer comme le fretin de l'Allemagne ; il exagère. Un flot si rapide d'immigrants qui se déverse sur un seul point ne saurait avoir la pureté de l'eau qu'un aqueduc régulier apporte encaissée dans ses parois ; tout n'en est pas potable. Bien des Allemands immigrés sont cependant des hommes sérieux qui dirigent des entreprises sérieuses : Je demande au hasard : "Qui tient ce beau magasin de nouveautés ? Est-ce un Alsacien ?" On me répond : "C'est un immigré." Les Allemands exploitent les principaux hôtels ; l'hôtel de la Maison-Rouge, renommé de tout temps, est entre leurs mains. Ils ont créé à leur mode des brasseries considérables, notamment le *Luxhof*, dans la rue du même nom, à deux pas du Broglie. Ce *Luxhof* est leur rendez-vous favori dans la ville. Salles et jardins juxtaposés ; des salles chargées d'ornements couleur quinzisième siècle. Un Allemand a eu l'idée, qui n'était jamais venue aux Français, d'installer une vaste et élégante *restauration* sur le bord du Rhin, en face de Kehl. Il l'a intitulée *Rheinlust* (Plaisir du Rhin). Le fleuve romantique déroule, dans son cours de Schaffhouse à Cologne, des paysages autrement riches et d'une bien autre magnificence que celui qu'on a là sous les yeux ; mais chacun son goût ; le mien est que je n'ai jamais senti nulle part, comme dans le silence mystique du paysage du pont de Kehl,

Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux ;

un vers de cette peruque de Boileau, comme n'en ont jamais écrit sur le Rhin un aussi imagé, un aussi complet, un aussi exact les grands poètes de l'Allemagne qui ont chanté leur fleuve. La rive à Kehl est plane et morne des deux côtés ; la platitude même de l'une et l'autre rive ajoute, au lieu de lui rien ôter, à l'attrait agreste et guerrier que présente le site du pont de Kehl. L'industriel allemand, créateur du *Rheinlust*, l'a compris. Le *Rheinlust* possède un jardin en terrasse, planté d'arbres, d'où l'on domine doucement le Rhin. Là, pendant l'été, à de certains jours, l'après-midi, on est certain d'entendre un orchestre civil ou militaire ; on y trouve à volonté de quoi dîner et funcher, de la bière, du vin, du lait, du café. Il n'y vient guère que des Allemands, mais surtout des Allemandes ; elles y arrivent avec leurs ouvrages à tricoter, à l'heure qui est pour l'Allemande de moyenne condition l'heure sacrée et bienheureuse, l'heure du café

HUIT JOURS EN ALSACE

au lait, entre quatre et six. Les salles à manger du *Rheinlust* sont si vastes que, pour en trouver d'une étendue pareille, nous devons, nous autres Parisiens, pousser jusqu'à Versailles, hôtel des Réservoirs, ou jusqu'à Saint-Germain, pavillon Henri IV, deux endroits qui ne sont point d'ailleurs, comme le *Rheinlust*, à la portée des bourses moyennes. Au premier étage, tout autour de l'édifice, règnent deux larges galeries superposées, où l'on se tient, pour boire et manger, à l'air libre, à l'abri du soleil et de la pluie, avec la perspective du fleuve sous les yeux. L'Allemand aime l'espace ; l'un de ses talents, pour bien jouir de la vie, est de se donner beaucoup de place au bon endroit. Strasbourg n'est pas Francfort ; la ville de garnison et d'études n'est pas la ville des Rothschild et le *Rheinlust* pâlerait beaucoup à côté du *Palmen-Garten*. Cependant, à propos du *Rheinlust* comme à propos du *Palmen-Garten*, il vient à l'esprit le mot de palais. Le *Rheinlust*, en effet, semble un palais de fêtes paisibles, élevé par le roi Cambrinus, dans un endroit solitaire, à la gloire du *Vater Rhein*.

Mais, parmi les œuvres privées des Allemands, à Strasbourg, rien n'égale leurs librairies. Strasbourg, avant 1880, ne possédait qu'un seul Treuttel et Wurtz ; il en a maintenant quatre ou cinq. Nos villes de province, les plus peuplées, les plus riches et les plus éclairées, Paris même n'offre rien d'équivalent ; je mets à part les célèbres maisons Didot, Hachette, Hetzel, Charpentier, Calmann Lévy, Plon, à Paris, Mame et Perrin à Tours et à Lyon, qui ne sont pas, à proprement parler, des librairies, mais des maisons d'éditeur. Avec son amas de volumes, pris chez tous les éditeurs de l'Allemagne, une librairie allemande, dans une ville du rang de Strasbourg, de Francfort, de Heidelberg, est quelque chose de plus qu'une librairie ; elle semble un agrégé de l'univers intelligible. Rien qu'à en regarder la devanture et à lire pendant une demi-heure les titres des livres, exposés à l'étalage, on devient savant de *omni re scibili* ; cela vous vaut au moins un an d'École normale. L'Allemagne durant ce dernier demi-siècle a dressé l'inventaire d'ensemble et de détail de tout ce que contient l'humanité, l'animalité et le globe, de tout ce qu'enserme la voûte céleste. Bientôt je m'aperçois, à l'étalage des libraires de Strasbourg, que, depuis quinze ans qu'ils sont arrivés, les Allemands ont aussi inspecté, passé en revue en tous sens, inventorié, historié et catalogué l'Alsace ; ils n'en ont pas omis un aspect ni un coin ; ils en ont écrit la géologie, la géographie politique, les chroniques locales, la statistique comparée, l'histoire générale et la diplomatique. C'est bien pour leur plaisir, par exemple ! L'indigène strasbourgeois se soucie de l'histoire d'Alsace avant Louis XIV comme de la chronologie des Sultans de Tombouctou ; malgré la quantité de livres, les uns savans, les autres populaire, que les Allemands ont composés et continuent de composer pour lui

apprendre par quelle suite de trahisons le Celte s'est jadis introduit dans sa ville et a construit une citadelle pour le tenir en servitude, le Strasbourgeois persiste à croire que le Celte avait bien fait de venir, fût-ce par trahison, et qu'il a mal fait de s'en aller. Et, le pis, c'est que le Strasbourgeois exprime ainsi sa pensée sur le Celte, ô sacrilège ! en pur idiome germanique. C'est donc pour leur seul agrément que travaillent les alsacologues allemands. Ceci dit, si l'on se place au point de vue exclusif de la science, qui, pour rester scientifique, n'admet pas de partage, on doit convenir qu'ils ont travaillé rudement et bien. Les Allemands ne se contentent pas de conquérir et de s'infiltrer : ils s'approprient l'Alsace et se l'adaptent.

Pour ce qui est des fonctionnaires allemands, cè n'est pas, pour le coup, de son fretin que l'Allemagne se débarrasse sur Strasbourg et l'Alsace. Elle y envoie son élite, qui ne demande pas mieux. Assurément, les relations de société ne sont pas fort agréables, en Alsace, pour le fonctionnaire allemand civil et militaire ; mais que d'autres avantages il trouve eu ce séjour béni ! Le Reichsland, généreux par ordre, assure à ses fonctionnaires des émolumens plus élevé d'un bon tiers que ce qu'on touche, pour les emplois équivalens, dans le reste de l'Allemagne ; quand l'un d'entre eux est devenu impossible, soit par sa faute, soit par un mauvais vouloir, trop marqué et trop spécial, de l'Alsacien à son égard, on lui assure un traitement abondant de disponibilité. L'Alsace, d'ailleurs, plaine et montagne, fleuve et vallée, est un pays comblé de tous les dons du ciel. Ce n'était qu'un coin, et non le plus riche et le plus ensoleillé, du paradis terrestre français ; c'est le pays de Cognac entre les pays que réunit sous son sceptre l'empereur allemand ; c'est l'Andalousie du Teuton. Si vous aviez le tapis des *Mille et Une Nuits*, et si vous pouviez vous trouver en un seul et même instant dans le val de Münster et dans le marécage brandebourgeois ; ou bien, si vous pouviez vous transporter en cinq minutes des monts d'entre Bavière et Bohême où l'on voit des filles à forte carrure, mais à la chevelure pâle, aux yeux bleus sans flamme, errer pieds nus et presque en haillons sur les chemins, à la fromagerie du Brezouer, une après-midi du dimanche, quand les filles, pleines de vie et solidement vêtues, plusieurs brunes (et les brunes d'Alsace sont deux fois brunes), les jeunes gars, munis de bottes robustes, montent des fermes pendues aux pentes pour valser au son d'un violon ou d'un accordéon de rencontre, dans l'éther des cimes, en vue d'un paysage splendide qui respire la richesse autant que la paix, il ne vous en faudrait pas plus pour comprendre la nostalgie à rebours qui pousse vers l'Alsace le référendaire des Marches et le candidat bavarois, en quête d'une bonne place. L'empereur a donc

le choix parmi ses serviteurs les plus intègres et les plus habiles, pour le recrutement des fonctionnaires de l'Alsace.

A leur tête, il a placé tout ce qu'il a de mieux à son gré, après Bismarck. Il a nommé son lieutenant dans le pays d'empire son plus vieil ami personnel, un héros de ses guerres, qui été ministre et ambassadeur, ministre chargé d'accomplir une besogne ingrate et nécessaire : la réforme du personnel des officiers ; ambassadeur chargé d'enguirlander la Russie au moment où l'on détruisait la Confédération germanique. M. de Manteuffel est en train de terminer sa vie de succès par un échec. Il n'a pas enguirlandé l'Alsace aussi aisément que la Russie. Heureusement, il ne s'en doute pas ; il en aurait trop de peine, et sa peine sincère serait pour l'Alsace comme pour lui. M. de Manteuffel est un homme supérieur en tout. Cela, il s'en doute, mais sans en tirer vanité ni morgue, agréable à vivre autant et plus qu'on ne le peut attendre d'un mortel qui a le triple avantage d'être Prussien, seigneur prussien, seigneur prussien de l'*Offizierstand*. Né et élevé dans un pays qui, depuis Stein, a, comme nous, pour maladie d'Etat, quoiqu'à un bien moindre degré que nous, le spécialisme à outrance des fonctions et la cristallisation hiérarchique, M. de Manteuffel a reçu des événemens et s'est donné par sa propre culture l'aptitude à tout, ce que Lesage définit si bien, dans *Gil Blas*, l'outil universel. Il affecte d'admirer et réellement il admire le génie français ; il a gardé en ce point, comme l'impératrice Augusta, la tradition de Frédéric II et de Goëthe. Il se plaît à répéter que ce qu'il sait de la guerre il l'a appris en étudiant les campagne de Condé, de Turenne et de Napoléon, et qu'il ne serait pas l'homme délié et universel qu'il est s'il n'avait beaucoup lu Voltaire. Il a toujours sur sa table de travail deux statuettes dont l'une est eelle de Voltaire. La seconde est selle de Cromwell que M. de Manteuffel, ami intime d'un empereur et roi, prise nonobstant très haut par amour pur de l'art politique. Cette variété de teintes a étonné et intéressé les Alsaciens, qui préfèrent M. de Manteuffel à ses prédécesseurs, question d'Alsace à part. M. de Manteuffel dépense d'ailleurs royalement à Strasbourg les deux cent mille francs environ qu'il reçoit, pour la plus forte portion, du budget du Reischland. Tous les mercredis il se tient chez lui avec sa porte ouverte à tout venant. Dans ses promenades quotidiennes, à la Robertsau et au Contades, il est le plus salutatif des hommes. Des Strasbourgeois m'ont assuré que jamais un notable de Strasbourg n'est parvenu à le saluer le premier ; il est probable que peu l'essayent. Sa grande passion serait d'être populaire, et il croit qu'il l'est ; je n'en suis pas aussi sûr que lui, après m'être entretenu avec des Alsaciens de diverses classes et de diverses localités. Il y a une barrière entre l'Alsace et lui ; la Prusse et le prussianisme. Car, pour conclure ce croquis d'un homme

remarquable et qui a la bonne originalité, M. de Manteuffel, sous sa multiplicité de teintes, reste aussi Prussien que qui que ce soit, *Stockpreussen*, Prussien à faire peur, malgré le plaisir vrai qu'il aurait à pouvoir se dire : " Je ne fais peur à personne " Exemple de prussianisme non mitigé : l'expulsion de M. Blech fils, dont toute l'Alsace parle en ce moment.

Immigrés et fonctionnaires forment société entre eux comme ils peuvent. La société strasbourgeoise leur est fermée. Les fonctionnaires se réunissent dans leur casino civil. Les officiers se sont installé un casino militaire dans l'un des bâtimens de la guerre sur le Broglie. On voit peu les officiers dans les rues. Ils ne laissent pas le soir que de prendre l'habit bourgeois, lorsqu'ils soupent dans les cafés ou restaurants que hante la jeunesse strasbourgeoise. Non seulement les maisons particulières et l'intérieur des familles restent fermés aux fonctionnaires civils et militaires de l'Allemagne ; mais, même dans les lieux publics, les deux partis, le strasbourgeois et l'allemand, ne se mêlent pas. Ils ont chacun des centres de réunion différens. Des deux cafés du Broglie, bien connus des Parisiens, l'un se trouve affecté, par une convention tacite, aux strasbourgeois et aux Français de passage, l'autre aux Allemands. Je remarque, par parenthèse, que les cafés s'en vont et que les brasseries se sont multipliées ; signe de germanisation. Le théâtre, l'un des beaux théâtres qu'il y eût en France, est devenu allemand ; il ne joue plus qu'en allemand, la plupart du temps des pièces françaises traduites. Résultat de cette transformation : les Strasbourgeois n'y vont plus, quoique l'allemand soit leur langue maternelle et que la Statthalterei et ses journaux ne perdent aucune occasion de le leur rappeler. Ils parlent allemand ; ils lisent allemand ; ils descendent d'aïeux allemands ; ils ne veulent pas s'amuser en allemand. Aussi le théâtre de Strasbourg, depuis qu'il est voué à traduire le français au lieu de le représenter tel quel, a vu tomber ses recettes annuelles d'abonnement du chiffre de 50,000 fr., et plus a celui de 3,000. Malgré une rente de 60,000 fr. dont il jouit, en vertu d'une donation qui date du temps français, il ne fait plus ses affaires. En revanche, deux modestes scènes, deux bouis-bouis d'hiver et d'été, le Casino, l'hiver, qui joue en français l'opérette et le vaudeville ; l'Eden, l'été, où fleurit la chansonnette française, sont comblés chaque soir. Il en est de l'Université, comme du théâtre et des lieux de plaisir. A l'Université, les deux cents étudiants d'origine alsacienne font bande à part. Quand, l'hiver, les jeunes gens strasbourgeois organisent, selon l'usage antique, un bal masqué par souscription, les Allemands sont exclus de la faculté de souscrire. Dans ces conditions, les deux sociétés étant juxtaposées et non mêlées, le mariage est rare entre Alsaciens et Allemands. Peu d'années après la

conquête, une fille noble des environs de Strasbourg a épousé un officier de S. M. l'empereur. Son action a surpris et irrité. Elle n'a pas trouvé depuis ce temps, je crois, d'imitatrices. On en parle encore.

On parle aussi très abondamment et incessamment des Strasbourgeois appartenant à la société et à la classe cultivée, qui ont consenti à accepter des fonctions du gouvernement allemand. Ils sont deux en tout, je crois depuis quinze années. Pour ce qui concerne les fonctions publiques en Alsace, il faut faire une distinction. Les petites fonctions, facteur, forestier, gendarme, sont assez volontiers acceptées ou sollicitées par l'Alsacien des classes inférieures. La classe moyenne et les hautes classes s'abstiennent de rechercher les fonctions moyennes et les hautes fonctions où chez nous elles se précipitent. On trouve des Alsaciens pour entrer dans les écoles de sous-officiers. On n'en a pas encore trouvé pour entrer dans les écoles de cadets, ni pour s'engager en qualité d'aspirant officier dans les cadres permanens de l'armée active. Tout au plus l'Alsacien se résigne-t-il à être volontaire d'un an et à devenir par suite officier de réserve ; il y consent aujourd'hui ; je ne sais pas s'il y eût consenti dans les cinq premières années qui ont suivi la conquête. Il y a deux cents Alsaciens à l'Université ; presque tous se préparent aux professions privées de la médecine et du barreau ; quelques-uns au professorat dans les gymnases et les écoles moyennes ; aucun, m'assure-t-on, ne se destine à entrer dans une carrière politique ou administrative.

Voilà l'état moral de Strasbourg. Maintenant, si vous voulez, prenons un fiacre ; parcourons la ville et visitons l'Université.

STRASBOURG A VOL D'OISEAU—L'UNIVERSITÉ.

Nous partons de la gare.

Un coup d'œil sur la gare. Le réseau des chemins de fer alsaciens appartient à l'Etat d'Alsace-Lorraine, qui l'exploite lui-même, par l'entremise, entendons-nous bien, du statthalter et de ses agens ; la condition de chemin de fer de l'Etat est celle de presque tous les chemins de fer allemands, y compris les chemins de fer prussiens, dont le prince de Bismarck a opéré, en grande partie, le rachat. Il se peut que le système de l'Etat possédant et exploitant soit défectueux en France ; en Prusse et en Allemagne, le public ne s'en trouve pas mal. La gare de Strasbourg a l'aspect d'une forteresse ; l'immense place devant la gare semble une esplanade et un champ de manœuvres. C'est, en effet, une forteresse et une esplanade. Tout y est disposé pour les commodités d'embarquement et de débarquement d'un corps d'armée. La seule concession un peu marquée qu'on y ait faite à l'art déco-

ratif consiste en deux grandes peintures murales qui ornent à droite et à gauche le vestibule et qui appellent l'attention. Ce sont des peintures parlantes ; leur prétention est de figurer le présent et le passé de l'Alsace. Le passé, c'est un empereur du moyen âge, Maximilien, je crois, qui entre en triomphe dans Haguenau. Le présent, c'est l'empereur Guillaume recevant l'hommage des campagnes de la Basse-Alsace dans le voyage qu'il fit à Strasbourg en 1880. Des maires, dont l'un porte étalée sur sa poitrine la croix de la Légion-d'Honneur, sont debout et découverts devant l'empereur et le haranguent. Des jeunes filles, portant le costume du pays, lui présentent des fleurs et le vin d'honneur. Au second plan, dans un coin, d'autres jeunes filles se tiennent dans l'un de ces chariots alsaciens dont le défilé, jadis devant Charles X, plus récemment devant Napoléon III, produisit un effet si original.

De la gare, j'entreprends de faire le tour du nouveau rempart, jusqu'à la citadelle, en suivant la direction Nord et Ouest. Et d'abord, que font là ces pionniers ? Qu'est-ce que cet emplacement marqué pour la bâtisse ? C'est l'endroit où s'élèvera une puissante caserne en projet, la nouvelle caserne Finkmatt. L'ancienne, noir édifice, subsiste encore ; j'y jette un regard de souvenir. Là, dans l'étroit boyau formé par le bâtiment de la caserne et le vieux rempart auquel il était adossé, la fortune du troisième Napoléon vint échouer à son début ; le trône de Louis-Philippe fut sauvé, le destin de la France et de l'Europe suspendu et ajourné par la présence d'esprit d'un lieutenant-colonel et l'audace d'un tambour-major. Après le nouveau Finkmatt, d'intervalle en intervalle, je vois des casemates et des troupes casematées. Partout, des canons, tout prêts, sur leurs affûts. Dans la rue du rempart, des voitures charrient des obus ; des soldats, en tenue de corvée, déchargent et emmagasinent les projectiles. On se croirait à la veille d'un siège. Sur la crête des fortifications on aperçoit de temps à autre des militaires isolés qui circulent : tantôt un soldat d'infanterie en tenue de service, tantôt un sous-officier, tantôt un garde du génie ; ils sont de ronde ; la ronde est exécutée d'un air de componction ; elle me fait l'effet d'être constante ; c'est comme l'adoration perpétuelle du saint glaciais. Je longe et parfois je coupe d'immenses espaces vides, mais où l'on me fait voir les rues et les places toutes tracées pour le Strasbourg de l'avenir, qui, traversé par un ou deux nouveaux canaux aboutissant à de vastes bassins, deviendra un entrepôt de marchandises et un centre de navigation rival de Mannheim. J'arrive à la citadelle ; tout, à peu près, y est resté comme autrefois ; je passe par l'arsenal ; il est aussi resté le même ; je reconnais les canons dont il est bondé et qui sont, hélas ! les nôtres. J'en ai vu assez ; je me fais conduire à l'Université.

La première chose qu'aient faite les Allemands, une fois maîtres de de l'Alsace-Lorraine, ç'a été de décréter la fondation d'une Université à Strasbourg, sous le nom d'Université Empereur-Guillaume. Les bâtimens de l'université et ses annexes couvrent une superficie de quatorze hectares. Une somme de quatorze millions a été employée aux frais de construction et de premier établissement. L'Université Empereur-Guillaume jouit d'un budget annuel de douze cent mille francs dont huit cent mille francs sont fournis par le Reichstag de l'empire d'Allemagne et quatre cents mille francs par le Landesauschuss d'Alsace-Lorraine. Ce n'est pas ici le lieu de décrire à fond le mécanisme d'une Université allemande, d'en faire l'examen critique et philosophique. Je veux seulement, à propos de Strasbourg, en signaler quelques traits. Le personnel enseignant de l'Université Empereur-Guillaume ne comprend pas moins de 98 maîtres : 60 professeurs ordinaires, 17 professeurs extraordinaires, 18 *privatdocent*, 3 *lectors*. Ces maîtres, on le voit, ne portent pas tous le même titre. Ils ne jouissent pas tous non plus des mêmes droits et des mêmes attributions. Ils ne sont pas tous liés à l'Université Empereur-Guillaume ou à l'Etat d'Alsace-Lorraine par le même contrat et les mêmes attaches. Ils ne reçoivent pas tous les mêmes émolumens. Ils ne font pas tous le même nombre de leçons, ni des leçons de même ordre et de même genre. Ils n'ont pas tous la même somme d'heures de travail à l'Université. L'effectif des professeurs des diverses Facultés et des diverses catégories n'a pas été fixé pour toujours une fois pour toutes par un décret constitutif. Quand on nomme un professeur ordinaire, c'est un professeur qu'on nomme, ce n'est pas un chaire vacante à laquelle on pourvoit ; on le nomme à cause de ses travaux propres, de ses mérites personnels, de sa réputation acquise, non par suite de vacance de chaire. Telle branche, toute particulière de la science, aura trois professeurs, qui l'enseigneront en même temps, s'il existe trois hommes capables et en renom dans cette partie du domaine scientifique, et si l'Université ou le statthalter d'Alsace-Lorraine a eu l'envie et trouvé le moyen de les fixer tous trois à Strasbourg ; la même branche de la science ne sera enseignée spécialement par personne, elle restera confondue dans un autre enseignement plus général, si l'on ne trouve pas suffisamment instruits et habiles les candidats qui pourront se présenter pour l'enseigner. Il est des maîtres qui n'ont d'autre traitement que les rétributions particulières que leur payent les étudiants et auditeurs bénévolement inscrits à leur cours ; il en est qui touchent de l'Université deux ou trois mille francs par an, et rien de plus ; il en est, comme M. Fettig, le chimiste, à qui l'Université assure un émolument de trente mille marks (trente-sept mille cinq cents francs). Le chiffre habituel d'appointemens, pour un *ordentlicher Professor*, varie de dix à douze

mille francs. La somme des heures de travail et d'occupation varie de trois heures par semaine à tous les jours toute la journée. Le professeur ordinaire von Recklinghausen, de la Faculté de Médecine, petit-fils d'un seigneur médiatisé, à qui son enseignement rapporte trente mille francs par an, se tient depuis le matin jusqu'au soir à son laboratoire d'anatomie et d'histologie pathologiques ; il n'en sort guère que pour ses cours, qui ont lieu tous les jours, et au besoin deux fois par jour. Il arrive qu'un seul et même professeur pratique toutes les formes connues et imaginables de l'enseignement oral, depuis l'entretien dans son cabinet avec quatre ou cinq étudiants choisis jusqu'au cours oratoire et au cours public, ouverts gratis à tout venant. Il y a des cours publics, portes battantes pour tout le monde ; il y a des cours publics qui le sont pour la totalité des étudiants, inscrits à l'Université, mais pour eux seulement ; il y a des leçons privées, des leçons extrêmement privées, des leçons d'ordre tout particulier pour des étudiants spéciaux qui forment le séminaire de chaque Faculté, de chaque science, de chaque langue savante. Il y a des travaux publics de toute espèce. Il y a, dans chacune de ces catégories de leçons et de cours, le payé, l'extrêmement payé et le gratis. Ce qui est un trait original de l'Allemagne, c'est qu'il s'y peut faire et s'y fait dans les Universités sur une langue vivante et sa littérature des cours et des leçons en cette langue. Ce qui est un autre trait, fortement marqué à Strasbourg, c'est que les professeurs de la Faculté de Médecine sont bien des professeurs, et seulement des professeurs ; quoique l'exercice de la médecine ne leur soit pas interdit, ils n'usent du droit d'exercer que par très grande exception ; les professeurs de clinique seuls ont une clientèle habituelle en ville. Ce qui est un troisième trait à signaler, parce qu'il est commun en Allemagne aux écoles de tout degré, c'est la large mesure faite au temps des vacances. Les diverses vacances éparpillées dans l'année forment à l'Université de Strasbourg un total de quatre et cinq mois.

Il va sans dire que le succès de l'Université de Strasbourg a été plus rapide en Allemagne qu'en Alsace. Sur huit cents étudiants inscrits, le quart seulement est originaire de l'Alsace-Lorraine. Les six cents autres viennent de l'Allemagne ; ils sont indifféremment fournis par toutes les parties de l'empire. Beaucoup d'étudiants appartiennent aux plus hautes familles de leur pays ; deux ou trois à des maisons régnantes. L'Université de Strasbourg compte en ce moment parmi ses élèves un Hohenzollern, un Tour et Taxis, le prince royal de Saxe. Faire son temps d'Université à Strasbourg est devenu une mode allemande ; l'orgueil national et la politique s'en mêlent ; mais la position privilégiée de Strasbourg a beaucoup aidé en ce point la politique. L'étudiant allemand est, de sa nature, aussi excursionniste que le

nôtre, chargé de programmes, d'examens, de concours, captif à l'École normale et à l'École polytechnique, est forcément casanier. Une ville placée sur le beau fleuve germanique, à égale distance de la Forêt-Noire et des Vosges, au nœud d'un réseau de chemins de fer qui offre toutes les commodités, était faite pour attirer la jeunesse allemande.

Les édifices dont se compose l'Université Empereur-Guillaume se partagent en trois groupes : le groupe principal, le groupe spécial à la médecine et la Bibliothèque. Ces trois groupes sont assez distants l'un de l'autre. La Bibliothèque, qui occupe l'ancien château du cardinal de Rohan, se trouve placée au bord de l'Ill sur la rive gauche, dans la portion insulaire de la ville, qu'entourent et bouchent l'Ill et le canal. Le groupe principal et le groupe de la médecine s'étendent sur la rive droite de l'Ill ; mais celui-ci est dans le vieux Strasbourg, celui-là dans le Strasbourg en voie de construction. Si du haut du Münster, on regarde à ses pieds toute l'enceinte et qu'on embrasse d'un seul regard le vieux Strasbourg du temps de la France, la ville moderne allemande et le terrain qui reste à bâtir, on distingue une ligne continue d'édifices monumentaux qui se suit au centre du tout : c'est le Kaiserplatz, le palais impérial, le Casino civil, le Ring. Sur cette ligne s'élève, précédé de la place de l'Université, le groupe principal des édifices universitaires, dont l'ensemble forme un imposant parallélogramme, compris entre deux rues superbes, la rue Gœthe et la rue de l'Université. Le bâtiment de façade sur la place de l'Université contient la salle des Actes, la salle des Fêtes, les salles de cours des Facultés de Théologie, de Droit et de Philosophie. Il a l'aspect large et simple. Au centre du parallélogramme, la vue se repose sur de riantes pelouses, le jardin botanique et les serres. Le long de la rue de l'Université, nous avons l'Institut de botanique et l'Institut de physique avec leurs laboratoires ; le long de la rue Gœthe, les deux bâtiments qui composent l'Institut et le Laboratoire de chimie. A l'extrémité orientale du jardin se dressent deux observatoires avec leurs coupoles ; tout à côté, une gentille maison, vraie maison de plaisance affectée à l'habitation du directeur de l'observatoire. Le professeur de botanique, chargé de la direction de l'Institut botanique, le directeur de l'Institut et du Laboratoire de chimie, celui de l'Institut et du Laboratoire de physique sont également logés. Ils ont leurs appartements dans l'édifice consacré à l'Institut ; leur cabinet à chacun est de plein pied et communique avec la salle des travaux pratiques.

J'ai pu visiter l'un de ces Instituts. Un de mes compagnons de course à travers Strasbourg connaissait M. de Bary, directeur de l'Institut botanique ; il m'a présenté à lui, et M. de Bary a bien voulu me faire les honneurs de son petit empire. L'Institut botanique me laisse voir en un seul exemplaire le système de l'édifice universitaire tout

entier. Du jour et de la lumière, pénétrant de partout ; des rideaux d'étoffe vulgaire, mais où l'étoffe n'est pas ménagée, pour créer l'ombre là où elle est nécessaire ; de la place à profusion, de la variété, des agencements commodes sans mollesse. Aucun luxe. Pendant que je parcours l'Institut, des personnes d'âges divers sont occupées dans les salles de laboratoires ; ces salles s'enfilent l'une dans l'autre et elles sont toutes attenantes au cabinet du professeur. Ainsi, celui-ci n'a besoin de s'imposer aucun dérangement pour diriger les expériences qui s'y poursuivent. Il a sous la main ses collections et ses herbiers. De la fenêtre de son cabinet, il peut surveiller d'un coup d'œil le jardin botanique et les serres. Je n'ai vu de ma vie qu'une autre fenêtre directoriale aussi heureusement disposée pour la surveillance ; c'est celle de la cellule du Père du Lac, à l'école Sainte-Genève. Avec M. de Bary, et sous sa direction, travaillent un professeur extraordinaire, deux assistants, un chef jardinier, un jardinier adjoint. Non seulement des étudiants inscrits à l'Université, mais des personnes libres, des docteurs médecins de la ville sont admis à l'usage du laboratoire, avec ou sans le concours du directeur. En ce moment même, un médecin strasbourgeois est occupé à la culture de microbes infectieux. L'Institut a deux salles de cours, une grande et une petite. Je demande à M. de Bary combien il fait de cours par semaine. Il me répond qu'il doit, au *minimum*, cinq heures dans sa grande salle, mais qu'au surplus toute son existence est prise par l'Institut, par les études de laboratoire qu'il fait seul ou en collaboration avec d'autres, par le soin des collections, par de certaines cultures de plantes rares qui ne se peuvent passer de l'œil et de la main du maître, par les leçons et conférences dans la petite salle, par les explications devant les alambics et les cornues, par le *privatim* et le *privatissimum*. Ce mot de *privatissimum* désigne des entretiens scientifiques, suivis et méthodiques sur des points plus particuliers de la science que le maître élucide avec des personnes qui cultivent la botanique en dehors des conditions ordinaires des études universitaires, sans aucune recherche de grades, sans aucune préparation d'examen scolaire ou d'examen d'Etat.

M. de Bary ne peut me faire visiter lui-même le jardin botanique. Ses occupations le réclament. Il me remet entre les mains, non du jardinier en chef qui est absent, mais d'un aide jardinier. Mon cicerone, vu ses fonctions, ne me semblait pas fait pour occuper beaucoup mon attention. Je me trompais. J'avoue que voilà le personnage qui est encore mon plus grand étonnement depuis un mois que j'erre de ça et de là en Allemagne. Vous avez sans doute visité au Muséum la salle des crocodiles. Avez-vous remarqué l'air ennuyé des gardiens qui ont charge de garder, de soigner et de montrer au public ces monstrueuses mécaniques à dévorer, si ingénieusement et si simple-

ment construites par la nature ? Les crocodiles n'inspirent à leurs gardiens aucun intérêt ; ils leur donnent plutôt de la jalousie. Les gardiens, bons pères de famille, pas toujours très heureux, ne s'expliquent pas la position confortable que fait le budget à ces vilaines bêtes,

Quand y a tant d' gens su' la place
Qui n'ont rien à se met' su' l' dos !

Il est probable que la dernière chose dont on s'est préoccupé en les nommant, c'est de savoir si l'on pourrait jamais leur faire contracter de l'inclination pour l'histoire des bêtes féroces. Et basta ! après tout, c'est encore heureux ! Si jamais cette idée venait à l'administration française qu'il n'est pas mal qu'un gardien d'animaux ait la curiosité des animaux, l'humeur du jour pousserait à établir, tout de suite, un concours de zoologie et d'histologie comparées entre les anciens sous-officiers qui demandent à se placer dans les crocodiles. Le garçon jardinier que j'ai vu à Strasbourg a le goût botaniste intelligent. Il donne raison à l'une des maximes principales de la sagesse de Goethe qu'il n'est aucun métier que le manouvrier le plus infime ne puisse élever jusqu'à l'art par l'application qu'il y porte, Il ne se contente pas de nous réciter des étiquettes ; il est fier de ses plantes bizarres, des unes moins, des autres plus, suivant une échelle raisonnée qu'il s'est établie dans la tête ; il connaît leur tempérament et l'explique ; il morigène l'une, il encourage l'autre, mais d'une façon qui lui est naturelle et sans faire d'embarras. Il ne commente pas l'arbre à quinquina et l'arbre à vanille du même ton qu'il ferait un plant d'œillets. Dans une serre très chauffée, au milieu d'un bassin destiné aux plantes aquatiques, il nous montre et nous décrit, avec le ton de l'amour vrai, une plante verte, qui flotte sur l'eau, en forme de moule à galette. Saluez ; c'est la *Victoria regia*, qui ne fleurit qu'un jour et demi par an. L'aide jardinier attend ce jour avec impatience, et, en attendant, il ne nous dit que des choses dignes qu'on les écoute. Que doivent être les maîtres quand tels sont les simples aides ! Que doit être l'esprit qui dirige quand tel est le manouvrier qui exécute !

De l'Université proprement dite, je me fais voiturier vers le groupe des édifices consacré à l'enseignement de la médecine. Il est situé, au sud de la ville, entre l'hôpital civil et le rempart, et inclus tout entier dans un renflement de la fortification. Sept bâtimens rangés en ligne abritent la science d'Esculape. Chacun d'eux est considérable. On a là un institut d'anatomie, deux Instituts de physiologie, un Institut de pharmacologie, trois Cliniques, celle de chirurgie, celle de l'art obstétrical, celle de psychiâtrie. Je passe rapidement devant ces constructions ; mais j'ai le temps d'observer que, si rien n'a été épargné, rien non plus n'a été dépensé de trop.

Reste la Bibliothèque. Elle est à la fois bibliothèque de l'Université et bibliothèque de l'Etat d'Alsace-Lorraine. On l'a fondée presque aussitôt après la prise de la ville. Un homme distingué, le docteur Bartch, précédemment bibliothécaire des princes Furstenberg à Donaueschingen, a présidé à sa formation et la dirige. Elle compte autant de bibliothécaires que l'Université compte de Facultés, c'est-à-dire cinq ; à Strasbourg, selon l'usage français et contrairement à l'usage allemand, les sciences détachées de la Faculté des Lettres, autrement dit de philosophie, forment une Faculté distincte. J'ai déjà visité la Bibliothèque peu de temps après sa fondation, sous la conduite de M. Reussnen l'helléniste alsacien bien connu, qui est la fois professeur au Gymnase protestant et bibliothécaire pour la Faculté de Philosophie. Comme cette Bibliothèque a été composée d'un bloc et tout d'une suite, elle a pu l'être avec une méthode rigoureuse ; elle est sortie toute armée, comme Minerve, du cerveau qui l'a conçue ; dès en naissant, elle est apparue le modèle des Bibliothèques. Le service y est bien distribué et prompt. Elle fait des prêts dans toute l'Alsace-Lorraine et jusqu'en France ; elle prête assez régulièrement, m'a-t-on dit, à Nancy. Notre Bibliothèque nationale expédie aussi, je crois, des prêts hors Paris et hors la France. Ce qu'on peut remarquer de particulier, à la Bibliothèque de Strasbourg, c'est la boîte aux lettres, clouée à la porte principale et la salle des Périodiques. En passant devant la boîte, vous jetez une note, signé de votre nom, indiquant le livre que vous voulez lire, et le lendemain, quand vous vous présentez, le livre est prêt. La salle des Périodiques est d'une installation parfaite. Notre Bibliothèque nationale, avec ses collections et ses recueils multiples toujours sous la main du lecteur, dans la grande salle de travail, ne laisse rien certes à désirer sur ce sujet ; les périodiques qu'on y reçoit sont disposés le plus commodément du monde sur une table spéciale. Mais ces périodiques ne sont que des revues. Comme tout à la Bibliothèque nationale doit être absolument gratuit, on en a exclu, par une sage précaution, la lecture des journaux. A Strasbourg, la lecture est gratuite pour les livres seulement. La salle des Périodiques est soumise à une autre règle. Elle n'est ouverte qu'à des abonnés, étudiants ou non, qui l'entretiennent de leurs cotisations. Ne prononcez pas ici le mot dédaigneux de cabinet de lecture ; ce dédain porterait à faux. La Bibliothèque reçoit tous les journaux sérieux de l'Europe, mais elle ne reçoit que les sérieux ; elle possède toutes les revues universelles telles que la *Revue des Deux-Mondes*, la *Quarterly Review*, la *Deutsche Rundschau*, le *Messenger de l'Europe*, la *Rouskoia Staina*, qui sont en tout pays l'aliment des profanes ; mais elle reçoit, au moins en aussi grand nombre que la Bibliothèque nationale de Paris, les revues savantes et les revues techniques

à l'usage des spécialistes ; et il n'en coûte rien qu'une légère rétribution, payée par les abonnés, et le prêt d'une ou deux salles par l'Etat d'Alsace-Lorraine ! Je n'oserais pas dire devant des Français de mon temps : " Que de mal fait la gratuité ! " Je prends la liberté de leur dire : " Que de bien elle empêche ! " Je ne suis pas fier pour Paris, capitale d'une république, qu'il ne possède pas une seule belle salle de lecture pour journaux et revues, tandis qu'il en devrait posséder cinq ou six, distribuées sur les deux rives de la Seine.

Cependant, le jour touche à sa fin. Il est maintenant neuf heures du soir. On entend des grouillemens au rez-de-chaussée des maisons, derrière des volets bien clos, à travers lesquels filtre une lumière ; ces rez-de-chaussée sont des brasseries ; le va-et-vient dans le couloir est perpétuel. Je vais à la brasserie du *Luxhof*, qui est le rendez-vous des Allemands. Il n'y a pas une table qui reste vide plus de cinq minutes. Le civil et le militaire, les fonctionnaires et les particuliers, les messieurs et les dames sont attablés pêle-mêle. On y rencontre les plus hautes autorités de Strasbourg. Je mentirais de dire que j'y ai vu le feld-maréchal lui-même ; d'ailleurs, il est absent de Strasbourg. Mais, regardez là-bas ce client qui pique ferme, et avec conviction, sur une assiette de choucroûte au jambon ; c'est le procureur impérial. Deux colosses, à côté de moi, engoutissent les bocks par demi litres et par litres ; l'un est le directeur de la police ; l'autre est M. l'administrateur de Strasbourg, fonctionnaire nommé par le maréchal, qui tient lieu à la ville rebelle de maire et de conseiller municipal.

Un bruit se fait tout à coup vers la porte d'entrée. Un flot d'étudiants, avec écharpes et casquettes multicolores, se précipite et s'empare d'une large table, par hasard libre, dans un coin au fond. Ces étudiants font escorte à un homme d'âge qui s'assied avec eux et qu'ils entourent d'une familiarité respectueuse. Il me semble que je connais cette physionomie-là. Où donc ai je déjà vu cette taille droite, ce corps élancé, maigre et alerte, cet œil bleu dont le regard respire la décision et la précision, cette figure méditative qui est comme consumée et vieillie avant le temps par la pensée ? En croirai-je mes yeux, comme on dit dans les tragédies françaises ! C'est M. de Bary lui-même, l'*ordentlicher Professor* qui dans l'après-midi m'a fait visiter l'Institut botanique. C'est lui que je vois là, dans cette tabagie, attablé avec ses élèves. Le maître et les disciples fêtent ensemble le breuvage national. Leur dévotion paraît sincère. Le maître parle ; les disciples écoutent. Pour le coup, c'est à la fois du *privatissimum* et du *publicissimum*. Qui sait si cet *Abendschoppen*, par lequel se termine la journée d'étude, n'en est pas l'heure la plus fructueuse ? Qui sait si ce soir-là dans le commerce de la nymphe blonde, dans l'abandon d'un entretien de brasserie, ne jailliront pas des vues libres, et encore vagues, d'où sortira dans vingt ans d'ici une nouvelle philosophie des plantes ?...

J. J. WEISS.

(A continuer.)

JACQUES-CARTIER

À L'OCCASION DU 250^e ANNIVERSAIRE DE SON ARRIVÉE À QUÉBEC.

Marin, grande est ton œuvre et sans tache est ta gloire,
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire,
Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire,
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit,
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où, par surprise, un jour l'aigle anglais fit son nid.

Console toi ! Le Temps, de sa puissante griffe,
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms que grava le ciseau du sculpteur.

Mais dans nos cœurs tu peux des ans braver l'outrage.
Jusqu'aux bornes du Temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

M. J. A. POISSON.

Arthabaska, 23 sept. 1885.

FILLE A MARIER ⁽¹⁾

PAR SALVATORE FARINA

VI

“Donc ?” demanda Gioachino de bas en haut, et Romolo de haut en bas répéta : “Donc ?”

L'heureux Enea répondit avec un flegme parfait :

“La jeune fille me plaît ; le docteur Rocco me paraît une créature inoffensive et douce...”

—Ne t'occupe pas du docteur et épouse la jeune fille.

—Je ne demande pas mieux ; mais dites-moi un peu, vous autres qui la connaissez bien, à quelle catégorie féminine peut-on rattacher la signora Tranquillina, quel caractère a-t-elle ?

—Alors, répondit Gioachino avec un grand sérieux, tu renonces à être édifié sur la grand'-mère paternelle.

—En effet ; à présent, c'est la mère seule qui me préoccupe ; j'ai renoncé à la grand'-mère paternelle, et voici pourquoi. C'était elle qui devait me révéler la jeune fille ; mais Amalia s'est révélée à moi toute seule, au moins il me semble ; je pense à mon premier-né, un garçon, bien entendu—ne riez pas, je vous prie—je pense à mon premier-né, qui doit nécessairement reproduire une partie de sa grand'-mère maternelle...

—Et si, au lieu d'un garçon, tu avais une fille ? demanda Romolo.

—Il prévoit la fille, lui, riposta Gioachino, toujours sérieux ; comment s'appellera ta fille ?”

Enea rit de bon cœur et répondit :

“La candeur est la première vertu de la femme, pour ce motif je lui donnerai le nom de *Candide*. L'homme doit être fort, généreux et fier, donc mon premier garçon s'appellera *Leone*. Un beau nom est le complément nécessaire d'un fils bien construit.

—Bravo, l'ingénieur ! s'écria Gioachino, tu mérites de ne pas être trompé. D'après ce que je sais (et il regardait Romolo), la mère d'Amalia est robuste, solidement constituée...”

—Et en même temps, poursuit Romolo, c'est une âme d'élite, une intelligence droite, un cœur ouvert à toutes..."

Mais il importait peu à Enea de savoir à qui ou à quoi était ouvert le cœur de Tranquillina ; il interrompit :

" Très bien ; en supposant que tu sois bien renseigné, pourrais-tu me donner aussi quelques détails sur le père de la signora Tranquillina ?

—Diavolo ! Tu en demandes trop long !" s'écria Gioachino.

Mais Romolo intervint.

" C'était un homme d'ordre, un excellent homme ; je me rappelle que les vers ne lui déplaisaient pas... pourtant il préférait la prose..."

Et il étouffa un soupir.

" Il est mort depuis longtemps ?

—Depuis longtemps.

—De quelle maladie ?

—Des suites d'une chute, je crois, en montant un escalier, il s'est cassé une jambe et la gangrène s'en est suivie.

—Je recommande à ton fils, insinua Gioachino, de faire bien attention en montant les escaliers, de loger au rez-de-chaussée quand il sera vieux ; et il vivra aussi longtemps que Mathusalem.

—Donc ? demanda une autre fois Romolo.

—Donc, si elle veut de moi, je l'épouse.

—Faisons-nous la demande en ton nom ? "

L'ingénieur resta un moment silencieux, comme terrifié par le poids énorme de la responsabilité qu'il allait supporter ; il regarda ses deux amis, puis les étoiles, qui lui souriaient dans le ciel bleu, sous prétexte probablement de leur demander une inspiration, et s'enfuit au pas de course.

A peine fut-il à dix pas, qu'il se retourna et cria à ses amis :

" Faites ! "

A la vue de ce jeune homme qui se sauvait comme un lièvre effarouché et de ces deux vieillards qui riaient à l'unisson, les rares passants, attardés dans la rue, s'arrêtaient étonnés, se demandant s'ils devaient rire aussi, puis riaient à leur tour sans rien comprendre.

En rentrant chez eux, Gioachino et Romolo trouvèrent, assis au coin du feu, un personnage qu'ils devaient croire moins pressé de se montrer, après sa honteuse défaite de la soirée.

" Déjà de retour ? dit le vaurien, je ne vous attendais pas de sitôt.

—Pauvre Federico ! murmura Romolo avec une nuance de raillerie.

—Tu parles de moi ? Et tu m'appelles pauvre ? Renseigne-toi mieux ; hier j'ai agné à la Bourse, je gagnerai encore demain, tu verras. J'ai aussi de bonnes nouvelles du trésor ; on a déjà trouvé

une marmite vide... précieuse, dit-on, pour la géologie, pour l'anthropologie et je ne sais par quelle autre absurdité scientifique. Et tu me traites de pauvre, parce que je ne plais pas à une affreuse fillette de vingt ans que vous vous obstinez à trouver jolie, je me demande pourquoi, et qui m'a été si antipathique à première vue !"

Romolo et Gioachino étaient ahuris. Ils se regardaient, en ouvrant de grands yeux qui semblaient dire : " Il blasphème, il délire..."

Mais Federico, impassible, continua :

" Présomptueuse, orgueilleuse ; votre petit philosophe en jupons gagnerait beaucoup si elle perdait un peu de sa raideur et pouvait redresser la ligne de son nez..."

—Son nez ! s'écrièrent les deux vieillards.

—Ne vous êtes-vous pas aperçus qu'il penchait à droite ?

— Il penche ?

—Recommandez lui de dormir sur le côté droit et de se moucher toujours avec la main gauche ; ce sont deux bons remèdes pour ce défaut et je les lui conseille généreusement."

Gioachino et Romolo avaient fini de rire.

" C'est le dépit qui parle," murmura Gioachino.

Et Romolo, approuvant de la tête, répéta avec conviction :

" C'est le dépit !"

—Enfants ! dit gaiement Federico, ce n'est pas le dépit, c'est l'envie de rire ; je suis de bonne humeur, je ne sais pas ce que j'ai, mais je ferais des folies, je serais capable de vous mettre en colère. Votre Amalia est belle, splendide, elle est divine. Cela ne vous suffit pas ? C'est une Vénus, c'est une madone ; si son nez est brouillé avec la ligne droite, peu importe, c'est une beauté de plus. Il est certain que je ne lui ai pas plu, et qu'elle m'a médiocrement plu à moi-même. Nos fluides ne se combinent probablement pas ; mais cela n'empêche pas qu'elle soit belle, ravissante, et que je lui souhaite tous les bonheurs possibles. Dites-le lui, si vous voulez, en attendant que je le lui dise aussi, moi. Si je savais lui faire plaisir, je serais capable de tout, même de l'épouser... dites-lui cela encore. Mais je vous assure que je me soucie peu d'elle, de moi-même, de la vie, et que je suis de très bonne humeur.

—Cela se voit, grommela Gioachino.

Romolo resta un moment soucieux, et dès qu'il fut seul avec son vieil ami, il lui dit :

" Gioachino, ce garçon me fait peur ; s'il ne trouve pas quelque chose qui ait le don de le distraire, de le captiver, d'arriver à son cœur ou au moins à son cerveau... à la première occasion... au premier choc du destin..."

Comme conclusion à ce lugubre pronostic, il toucha légèrement le

thorax de son ami, en retirant tout de suite le doigt. Ce geste innocent avait une éloquence terrible ; Gioachino comprit que l'index de Romolo représentait le doigt du destin et il s'empressa d'ajouter :

“ Il ne faut pas qu'il soit dit que Federico a deux amis... mûrs, pleins d'expérience et de jugement, et bons à rien. Cherchons bien, trouvons quelque chose qui arrive à son cœur...”

Romolo secouait la tête avec désespoir.

“ Une femme et des enfants... je ne vois pas d'autre remède.

—Eh bien ! nous trouverons la femme, et les enfants viendront tout seuls ; les belles filles ne manquent pas ; je ne dis pas belles comme Amalia, mais belles... Nous en dénicherons une qui ait le nez droit et qui le rende amoureux.

—Oui, mais en attendant...

—En attendant, il faut trouver quelque chose qui l'amuse...

—Qui arrive à son cerveau...

—Quoi ?

—Quoi ?”

VII

En allant le lendemain chez les Trombetta une demi-heure plutôt que d'habitude, Gioachino et Romolo étaient prêts à faire le panégyrique et la demande officielle de l'ingénieur Ferri ; ils avaient renoncé à la candidature de Federico. Mais le docteur Rocco raisonnait autrement. Il trouvait que Federico était un garçon séduisant et que son petit million (car il devait en avoir au moins un placé dans une banque quelconque) le rendait irrésistible.

Son impatience était si grande en attendant l'ambassade que, contre sa coutume, il se promenait, depuis trois quarts d'heure, dans le salon. Il était de si bonne humeur que, lorsque les ambassadeurs firent leur entrée, il oublia de se plaindre de cette attente un peu longue. Et, ce qui paraîtra plus incroyable encore, au lieu d'accueillir les visiteurs par un de ces qualificatifs peu gracieux dont était richement pourvu son vocabulaire, il leur tendit la main avec un aimable sourire ; et, comme ce sourire semblait étonner les deux hommes, il trouva piquant de changer leur étonnement en stupéfaction en riant aux éclats.

“ Comme vous êtes drôles ! s'écria-t-il ; vous avez un air !... Voyons, tournez-vous, monsieur Romolo, que je puisse voir si vous ne me cachez pas une paire d'amoureux... Vous êtes bien capables d'en cacher jusqu'à trois, l'un sur l'autre... Je me fie plutôt à vous, monsieur Gioachino ; mais n'en abusez pas pour introduire subrepticement, dans mon logis, quelque personnage minuscule... Ah ! ah ! ces messieurs ont quelque chose à me dire ; pardonnez-moi si je ris, mais à

voir vos visages solennels... vraiment, on ne peut se retenir... Allons, asseyez-vous."

Les deux vieillards se sentirent émus par l'amabilité insolite de leur tyran et ne songèrent, ni l'un ni l'autre, à s'offenser de ses plaisanteries. Pour voir toujours de cette humeur le mari de Tranquillina, Gioachino aurait consenti à toucher le plafond avec sa tête, et Romolo, qui n'était pas un nain, au contraire, le serait devenu volontiers pour faire rire son invalide.

"Or donc, parlez, car le temps est précieux... si vous avez une demande à m'adresser, dépêchons.

—L'ingénieur Enea Ferri... commença Romolo.

—Laissez-le tranquille celui-là, interrompit le docteur avec une aménité assaisonnée d'une pointe de son humeur de tous les jours. Parlez-moi d'abord de ce *cher* M. Federico.

—J'en suis désolé, murmura Romolo ; mais Federico est mauvais sujet... plein de cœur...

—Les mauvais sujets pleins de cœur font les meilleurs maris, riposta Rocco.

—Possible ; mais Federico est un célibataire endurci, il ne veut pas entendre parler...

—D'Amalia, interrompit le docteur Trombetta.

—Du mariage, se hâta de répliquer Gioachino ; c'est-à-dire qu'il se marierait bien pour faire quelque chose... mais il n'a pas la vocation et on ne peut pas compter sur lui pour faire le bonheur d'une jeune fille. Tandis qu'Enea, qui est un beau garçon, même plus beau que Federico...

—C'est faux.

—Je ne dis pas que ce soit tout à fait vrai... mais il me semble...

—Il ne vous semble pas.

Vous avez raison... il ne me semble pas... à vous, on ne peut rien cacher. Nous disions donc qu'il n'est pas plus beau que Federico ; mais c'est un beau jeune homme. Il a un œil...

—Il en a deux, dit sèchement le docteur.

—Evidemment, poursuivit Romolo, venant en aide à son ami qui n'en pouvait plus ; il est plein d'esprit, travaille beaucoup et gagne en proportion, et il est riche par-dessus le marché...

—Pas tant que Federico

—Pas tant que Federico... et il est honnête jusqu'au scrupule, méthodique, rangé, sobre et enfin chaste jusqu'à...

—Jusqu'à la monomanie, poursuivit le docteur. Parmi ses ancêtres en ligne maternelle, il doit y en avoir eu un qui était pensionnaire d'un asile d'aliénés, et il a dû passer, avec tout son bagage, dans le corps de cet ingénieur.

Le docteur veut rire, remarqua Gioachino ; Enea exagère un peu certaines théories modernes qui ont beaucoup de vrai, mais rien de déterminé.

—Le propre des fous est précisément d'exagérer les choses sensées.

—Mais l'ingénieur Enea est persuadé que les qualités des enfants à naître dépendent avant tout de la Providence.

—Vous voulez dire : du hasard.

—Du hasard, corrigea Gioachino docilement ; seulement il est d'avis qu'il ne faut pas lancer nos enfants dans la vie sans guide, et que les parents doivent, autant qu'il est en eux, préparer les bons éléments, annihiler les mauvais, étudier les aptitudes, éviter les vices héréditaires, car enfin un fils est la descendance, c'est l'avenir, c'est l'humanité. Il me semble que l'ingénieur Enea n'a pas tout à fait tort.

—C'est un maniaque, grommela le docteur. Un jour ou l'autre, nous entendrons dire que l'ingénieur Enea se fait appeler " Adam créateur." Et vous voulez que j'hésite à choisir entre ce cerveau détraqué et M. Federico ?

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ; demandez-moi la main d'Amalia pour Federico et je..."

Il se tut brusquement, et sa physionomie qui s'était rembrunie se rasséréna : Amalia entra.

La jeune fille, qui avait entendu les dernières paroles de son père, s'arrêta court, comme si elle voulait s'enfuir ; puis elle s'avança résolument, serra silencieusement la main de ses vieux amis et, s'appuyant au fauteuil du docteur, elle dit d'une voix étrange :

" Eh bien ?

—Eh bien, quoi ? " balbutia doucement le docteur Rocco.

A voir cet homme terrible, embarrassé par un simple mot sorti de cette bouche mignonne, à voir ce docteur redoutable se débattre en vain sous l'éclat fascinateur de deux grands yeux noirs pour retrouver son sang-froid ; à le voir, lui, le docteur Rocco Trombetta, réduit à l'impuissance par une jeune fille, c'était pour Gioachino un spectacle extraordinaire, qui méritait son admiration ; aussi, ne pouvant applaudir des deux mains, comme il l'aurait voulu, il se les frotta avec une véritable satisfaction.

" M. Gioachino et M. Romolo, reprit la jeune fille, te demandent la main d'Amalia pour M. Federico, et toi..."

—Ils ne m'ont rien demandé...

—Suppose qu'ils aient demandé... Vous permettez, n'est-ce pas M. Romolo, et vous aussi M. Gioachino ? "

Gioachino, tout en continuant à se frotter les mains avec une ardeur fébrile, fit signe que non seulement il permettait, mais même qu'il était très curieux d'entendre la conclusion de cette hypothèse.

“ Et moi... dit le docteur Rocco, je réponds que je n'ai pas de raison pour refuser, et que si ma fille est contente...”

—A la bonne heure ! s'écria Amalia, et ta fille, qui ne peut pas souffrir ce M. Federico, qui le trouve antipathique, fat, impertinent, répond sans hésiter qu'elle ne veut pas en entendre parler...”

Antipathique, fat, impertinent ! Trois bombes éclatant sur le canapé n'auraient pas produit une stupéfaction pareille. Romolo resta immobile, et Gioachino cessa de se frotter les mains pour contempler la jeune fille.

Que cette sortie fût du goût des deux vieux amis de Federico Melli, je ne le crois pas. Ils aimaient Federico et sentaient comme un droit d'être offensés pour lui ; mais ils se résignaient volontiers à cet affront en pensant que ce... *malheureux* (rien de plus), que ce maladroit s'était permis de critiquer le nez d'Amalia. “ Tant pis pour lui, se disaient-ils en examinant le nez calomnié, tant pis pour lui ; car enfin, s'il n'est ni fat ni impertinent, elle n'a pas non plus le nez de travers ! ”

Le docteur Rocco n'osa insister. Il prit bravement son parti.

“ N'en parlons plus, dit-il d'une voix résignée ; tu ne peux souffrir M. Federico, tu n'as peut-être pas tout à fait tort ; il ne me plaît guère, d'ailleurs... Et puis, faut-il le dire ? il m'agace avec ses tirades mélancoliques... Né d'hier, il est déjà fatigué de la vie... il daigne rester au monde, il ne sait même pas pourquoi, et il lui est indifférent de se jeter dans le Naviglio ou de prendre femme... Tu as raison, c'est un fat... Mais je croyais que le mariage... c'est-à-dire non, que tu pourrais le corriger, et que cette entreprise de rattacher un homme à la vie te tenterait...”

—Je veux un homme qui m'aime et qui soit heureux de se savoir aimé ; je veux être la femme de mon mari, et non le remède suprême d'un hypocondre ; mon bonheur ne doit pas servir de sujet à une expérience de ce genre... Si tu veux me donner un mari, cherche-le moi parmi les hommes qui aiment la vie, qui aiment leur prochain ; cherche m'en un qui soit capable, ajouta-t-elle en rougissant un peu, mais d'une voix ferme, qui soit capable aussi d'aimer beaucoup sa femme. Du reste, je me trouve bien dans mon état de jeune fille et n'ai nulle envie d'en changer.

—Enea, insinua Romolo.

—L'ingénieur Enea, répéta Gioachino.

—Ah ! un bon jeune homme ! ” s'écria le docteur Rocco, croyant amener infailliblement la conversation sur le candidat n^o 2.

Mais Amalia était une de ces natures qui, une fois entrées dans un ordre d'idées, se résignent difficilement à en sortir. Très capable de se taire, de cacher ses petites douleurs et ses opinions, si par hasard elle sortait de son mutisme, elle devenait verbeuse, en apparence par

caprice, mais en réalité uniquement par une droiture d'esprit poussée jusqu'au scrupule ; car où cesse le silence commence l'équivoque, et Amalia, comme tant d'autres, ne croyait jamais avoir déterminé, suffisamment et sous tous leurs aspects, les opinions, les sentiments et les jugements qu'elle n'avait pas su tenir cachés.

Sans entendre l'interruption, Amalia poursuivit :

“ Oui, le mépris de la vie, quand on est riche, quand on est jeune, et qu'on a l'intelligence nécessaire pour imaginer une bonne œuvre et le temps pour l'accomplir, ce mépris de la vie est une sottise.

—C'est bien vrai ! confirma Gioachino ; tandis que ce cher Enea...

—Un homme déjà riche, qui ne sait rien trouver de mieux à faire que de chercher un trésor caché, me semble la dernière expression de la fatuité... Et puis, n'avez-vous pas entendu comme il se vantait d'être aimé encore pendant qu'il n'aime plus ? Il n'aime plus ! Quel malheur pour le monde ! J'espère bieu qu'il se sera aperçu que, sinon à d'autres, du moins à moi, il s'est rendu parfaitement antipathique avec ses airs d'Hamlet ! ”

Elle se tut un moment ; mais, comme aucun des deux amis ne répondait à cette question indirecte, Amalia ajouta :

“ Je suis sûre, de mon côté, de lui avoir inspiré une antipathie au moins égale. Vous ne le nierez pas, peut-être ? ”

Gioachino et Romolo ne soufflèrent mot.

“ Il n'a pas cherché à le cacher, ni moi non plus, reprit-elle avec animation. Voyons ! Ne vous a-t-il pas chargé, par hasard, monsieur Affanni, ou vous, monsieur Poma, de me dire qu'il me trouve laide ou mal élevée ? ”

—Quelle demande ! s'empressèrent de s'écrier Romolo et Gioachino.

—Très naturelle, il me semble ; quant à moi, je donnerais je ne sais quoi pour que quelqu'un allât lui dire de ma part que je ne le trouve pas aussi beau qu'il s' imagine l'être et qu'il me paraît fat, impertinent et antipathique au suprême degré. Voulez-vous vous charger de le lui dire, M. Romolo ? ”

Mais Romolo ne répondit pas ; il avait les yeux fixés dans l'embrasure d'une porte où s'était arrêtée, en souriant, la douce Tranquillina.

“ Amalia ! dit Mme Trombetta avec douceur, Amalia ! ”

La jeune fille rougit et perdit tout à coup son assurance.

“ Elle a raison, se mit à dire le docteur Rocco en se tournant vers les deux vieillards. Ce très galant M. Melli ne vaut pas les cinq lettres de son nom ; j'espère bien qu'il aura assez de bon sens dans la cervelle pour ne plus remettre les pieds ici. Parlez-moi, au contraire, de l'ingénieur Enea Ferri... celui-là, oui, voilà un homme ! Que disais-je donc tout à l'heure ? L'ingénieur Enea me platt. Si j'avais à l'épouser,

moi, je n'hésiterais pas une minute. Voilà ce que je disais tout à l'heure, il me semble ?”

Emerveillés devant cette superbe impudence, Gioachino et Romolo déclarèrent sans sourciller que le docteur avait en effet affirmé sa prédilection pour l'ingénieur. Mais Amalia, sans rien écouter, s'écria :

“ Je puis avoir tort, mais voilà ce que je pense ; je tenais à le dire, et je suis bien contente de l'avoir dit.”

Elle rit, se jeta un moment dans les bras de sa mère et s'enfuit, répétant encore, derrière la porte, de façon à être entendue de tous :

“ Oh ! je suis bien contente ! ”

VIII

Eh bien, non, elle n'était pas contente ; à peine fut-elle assez loin pour qu'on ne pût l'entendre, qu'elle cessa de courir et de rire pour se demander avec étonnement :

“ Qu'ai-je dit ? ”

Elle comprenait vaguement qu'elle avait trop parlé et que certaines expressions avaient dû dépasser sa pensée. Quant à préciser ces expressions, la chose lui semblait difficile ; elle ne se rappelait pas bien exactement tout ce qu'elle avait dit, elle se repentait seulement d'avoir trop parlé, voilà tout. Pourtant elle n'avait rien dit de mal, rien qu'elle ne fût prête à répéter ; mais elle aurait mieux fait de rester tranquille : à son âge on doit montrer plus de réserve.

“ Je suis comme une lettre, pensa-t-elle ; ou fermée ou ouverte, on ne m'arrache pas une parole, ou il faut me lire tout entière... mais quand je me suis laissé lire... je me repens... Non, je ne me repens pas.”

Et cependant elle éprouvait intérieurement un malaise inexplicable ; c'était un mélange de pitié tardive et de dépit inutile contre elle-même et contre lui, Federico. S'obstinant à rechercher par un raisonnement logique la cause de ce petit tumulte dans son cœur, elle repoussait bien loin d'autres sentiments confus, d'autres idées à l'état embryonnaire qui se présentaient çà et là, impatientes d'apporter leur petite pierre à la construction d'un syllogisme.

A la fin, elle fit ce qu'elle aurait dû faire d'abord ; s'allongeant sur un canapé, elle laissa venir les idées selon leur caprice, sans prétendre les coordonner entre elles, et permit à son cerveau de jeune fille de travailler à sa façon. A un certain moment, se parlant à elle-même, elle dit :

“ Je lui suis antipathique, il n'y a pas à en douter ; il doit l'avoir dit à M. Gioachino ou à M. Romolo, ou peut-être à tous les deux, car ni

l'un ni l'autre n'a osé soutenir le contraire. Donc, je lui suis antipathique, et il m'est antipathique ; il me trouve laide et je ne le trouve pas beau... nous sommes en règle."

Elle s'aperçut qu'elle parlait à haute voix et se tut ; mais elle continua à penser.

Ah ! savez-vous quoi ? Qu'elle n'a pas tout dit, qu'elle n'en a pas dit assez. Il y avait un long post-scriptum dans *la lettre*, il fallait le laisser lire comme le reste.

A présent, il lui semble que la petitesse de cette âme vide, blâsée par l'oisiveté et les richesses, méritait des paroles plus âpres. Elle ne s'est pas moquée comme elle l'aurait dû de ce fat qui croit que les femmes sont folles de lui et ne sait plus aimer.

Il ne sait plus aimer, le sot !

Et elle sent tout à coup un besoin puissant, irrésistible, de blesser cet amour-propre stupide, de répéter à ce cerveau creux une dure vérité, de lui apprendre qu'il y a au monde des gens qui n'admirent pas du tout ses richesses, ni son spleen, méprisent sa vie inutile... et le trouvent antipathique.

Sa première idée fut de lui écrire : " Apprenez que je ne puis vous souffrir, que vous m'êtes antipathique, que votre vie oisive et inutile me fait pitié," et de mettre au bas de ces lignes son nom en toutes lettres.

Mais son bon sens lutta un instant et l'emporta ; une lettre semblable eût été un enfantillage du plus mauvais goût ; les jeunes filles n'écrivent pas de lettres.

M. Federico ne devait pas savoir que la lettre venait d'elle ; il fallait, pour lui écrire, employer des caractères imprimés et signer : *Une femme*.

Cette fois ce fut son honnêteté qui se révolta.

" C'est dommage ! dit Amalia ; il me semble pourtant qu'il mérite une leçon. Si vraiment il existe quelque part des sottes qui s'amourent de lui parce qu'elles le savent oisif et ennuyé et lui écrivent des déclarations parfumées et anonymes, il me semble que je vengerais mon sexe en le remettant un peu à sa place ; car, on le lit sur sa figure, il nous méprise toutes."

Ah ! s'il y avait un moyen de satisfaire sa généreuse colère et de sauver le décorum !...

Elle se leva, rentra lentement dans sa chambre, s'arrêta devant un petit secrétaire... voilà du papier et des enveloppes, voilà des plumes et un encrier... un dictionnaire... Ah ! voilà une idée !

Elle ouvrit le dictionnaire aux premières pages et lut :

" **ANTIPATHIQUE** ; adjectif ; se dit des personnes et des choses qui ont une aversion naturelle et non raisonnée l'une pour l'autre."

Elle ouvrit le dictionnaire un peu plus loin et trouva écrit :

“ VAIN ; adjectif ; vide ; pour désigner un homme amateur des choses vaines ; vaniteux, orgueilleux, léger.”

Enfin elle chercha le mot *inutile*, et le dictionnaire répondit :

“ INUTILE ; adjectif ; contraire d'utile, bon à rien, incapable.”

Elle n'hésita plus. Elle prit ses ciseaux à broder, coupa les trois petits renseignements du vocabulaire et les mit dans une enveloppe, sur laquelle elle écrivit en imitant les caractères d'imprimerie le nom et l'adresse de *M. Federico Melli*.

On vint lui dire que la soupe était sur la table ; elle cacha la lettre, sourit et pensa :

“ A table, je saurai bien me faire dire où il demeure ; demain, c'est dimanche, je jetterai moi-même la lettre à la poste en allant à la messe.”

Et elle se rendit d'un pas allègre dans la salle à manger.

“ Ta mauvaise humeur est passée ? lui demanda sa mère en souriant.

—Elle est passée,” répondit Amalia.

Pendant que Romolo servait le potage et traversait la table avec ses longs bras pour déposer l'assiette pleine devant la jeune fille, il lui dit :

“ Signorina ! Qu'avez-vous donc que vous riez toute seule ?

—Rien !” répondit-elle tranquillement.

Et à la minute même elle pensait :

“ Personne ne le saura et je me serai vengée ; et à présent, si on veut que j'épouse l'ingénieur, je laisserai faire... Celui-là ou un autre, cela m'est bien égal.”

IX

Cette nuit-là, Amalia dormit d'un sommeil tranquille. En s'éveillant, le dimanche matin, elle n'eut qu'une pensée : aller à la messe avec sa mère et jeter sa lettre dans une boîte complaisante. Elle en connaissait une au coin de la rue, mais le difficile était d'y glisser la lettre sans être vue. La jeune fille vit l'obstacle et le remède en même temps ; elle écrivit une autre lettre sous les yeux de sa mère et se fit demander :

“ A qui écris-tu ?”

Elle répondit :

“ A Paula, qui est en pension, pour lui dire que j'irai la voir dimanche prochain, si tu le permets.”

De sorte qu'à l'heure de la messe, la boîte complaisante du coin de la rue reçut deux lettres au lieu d'une.

“ C'est fait ! ” pensa-t-elle.

Et elle pressait instinctivement le pas ; mais elle fut obligée de s'arrêter, parce que sa mère restait en arrière.

“ C'est fait ! ” répéta-t-elle en chemin.

Et devant le maître-autel, à l'*Introïbo* et à l'*Ite, missa est*, Amalia murmurait encore, sans s'en apercevoir :

“ C'est fait ! ”

Pourtant, au lieu de se réjouir, comme elle l'avait espéré, elle était inquiète ; si ce n'eût été une absurdité, elle aurait dit qu'elle se repentait.

“ N'y pensons plus ! ” soupira-t-elle en sortant de l'église.

Et quand elle passa de nouveau devant le trou béant, elle regarda l'heure de la levée et se dit :

“ Elle n'est plus là-dedans, à présent elle doit être au bureau ; en ce moment peut-être un employé la prend dans sa main, laisse tomber un regard curieux sur l'adresse imprimée... met le timbre et la jette dans un coin... C'est fait ! N'y pensons plus ! ”

Mais, comme elle rentrait à la maison, elle aperçut un facteur qui faisait sa tournée.

“ C'est probablement celui-là qui va prendre ma lettre, se dit-elle ; dans une heure M. Federico l'aura. ”

Une heure après, regardant la pendule, elle ajouta :

“ En ce moment il la reçoit, la regarde, l'ouvre et la lit ; d'abord il n'y comprend rien ; puis il comprend tout ; il rit, mais il n'en a pas envie ; il réfléchit, il cherche à deviner qui peut lui avoir envoyé les trois impertinences imprimées... une femme sans doute... et le pauvre homme passe en revue le régiment des femmes qui l'ont aimé ou qui n'ont pas pu l'aimer ; car j'espère bien qu'il en existe d'autres que moi qui l'ont trouvé antipathique... En n, c'est fait, n'y pensons plus. ”

Quand elle revit son dictionnaire, quand on apporta le courrier du docteur Rocco, et toute la journée, dans cent autres occasions, Amalia répéta que c'était fait et qu'il n'y fallait plus penser, et elle y pensait encore.

Elle était à table, sous les yeux interrogateurs de Romolo, du docteur Rocco, de Tranquillina, pendant que Gioachino vantait le caractère, l'esprit, les manières, le cœur, les nerfs et le reste de l'ingénieur Ferri ; elle écoutait en souriant ; soudain elle pensa :

“ S'il soupçonnait ! ”

Et à peine ce doute lui vint-il à l'esprit, qu'il se transforma en certitude.

“ Oui, il a soupçonné ; c'est naturel, c'est nécessaire ; il est venu ici avant-hier pour la première fois, je lui ai parlé sèchement, je n'ai

pas serré la main qu'il me tendait en s'en allant... Oh ! oui, il a soupçonné ! Il est capable de venir pour vérifier ses soupçons, de m'interroger avec ses deux yeux langoureux... de me forcer à rougir."

Elle avait toujours l'air d'écouter, mais elle ne souriait plus, et Gioachino continuait imperturbablement son panégyrique de l'ingénieur.

" S'il vient, je me sauve dans ma chambre et ne me montre pas de la soirée... Oui, mais alors il saura plus vite que c'est moi ; dans sa fatuité c'est un homme à croire... quoi ? "

Amalia fixa les yeux sur son assiette, elle n'écoutait même plus ; Gioachino se tut et le docteur Rocco se mit à dire brusquement :

" Elle y pense... laissons-la penser à son aise ; nous saurons bien, plus tard, ce qui se passe dans sa petite tête. Pourquoi êtes-vous si pressés, vous autres ? "

La jeune fille leva la tête étonnée.

" Eh bien ? "

—Eh bien, quoi ? dit-elle.

—L'ingénieur Enea...

—Ah ! oui, l'ingénieur Enea...

—N'est-il pas vrai, risqua Romolo, que c'est un jeune homme très estimable ?

—Oui, oui, très estimable.

—Capable de faire le bonheur d'une femme..."

Amalia eut une inspiration et dit avec aplomb :

" S'il voulait de moi, qui sait ? Peut-être l'épouserai-je."

Et pendant que les deux vieillards riaient et lui décrivaient avec emphase l'immense amour de l'ingénieur, la jeune fille se disait ;

" De cette façon au moins il sera libre de soupçonner tout ce qu'il voudra ; mais il ne pourra pas dire que j'ai été dépitée de son indifférence et que je suis éprise de lui. Il est si fat qu'il serait très capable de le croire... Maintenant il peut venir, il ne me fait pas peur."

Elle regarda la porte d'un air de défi. Mais Federico ne vint pas, ni maintenant ni plus tard.

Ce soir-là, quand le docteur Rocco donna le coup d'œil habituel à la pendule et commença la phrase sacramentelle : " Mes enfants, il est tard, il est l'heure..." Romolo se leva comme poussé par un ressort invisible et se dressa de toute sa hauteur, si bien qu'il devait paraître interminable à ses amis restés assis. A ce geste solennel, le docteur Trombetta lui-même resta bouche béante, et le lambeau de phrase qui était déjà sorti attendit en vain le reste.

Romolo regarda à la dérobée la douce Tranquillina. Il revit, dans un songe rapide, une autre maison, un autre foyer et un autre jour lointain, pendant lequel le courage lui avait manqué de se lever de

cette même façon solennelle pour son propre compte, et, fermant les yeux afin de conserver son illusion, il dit :

“ Docteur Trombetta, signora Tranquillina, j'ai l'honneur de demander la main de la signorina Amalia, votre fille, pour l'ingénieur Enea Ferri, mon ami.

—Et nous l'accordons, répondit Gioachino en éclatant de rire.

—Doucement, grommela Rocco, qui épiait dans les yeux de sa fille la réponse qu'il convenait de faire ; doucement... je ne sais pas encore, c'est-à-dire... Tranquillina et moi, nous ne savons pas encore... En somme, le veux-tu ou ne le veux-tu pas ? ”

Ces dernières paroles étaient adressées à Amalia qui continuait à tenir les yeux fixés sur les tisons sans rien dire.

“ Elle a déjà dit oui, fit observer Gioachino.

—Elle a dit, corrigea Tranquillina : Si l'ingénieur me voulait, peut-être... Qui sait ?

—Et l'ingénieur Enea la veut, j'en réponds ! ” s'écria Gioachino.

Le docteur, sans détacher les yeux de sa fille, riposta :

“ Et alors... peut-être... qui sait ?

—Qui doit le savoir ? balbutia Romolo.

—Moi, par exemple, s'écria gaiement Amalia ; je sais seulement que l'ingénieur Enea ne me déplaît pas, que je l'estime pour ses bons sentiments, que ses petites faiblesses me font rire, que sa demande m'honore... je ne sais rien de plus. Si je fais bien ou mal d'accepter, s'il est possible que je l'aime un jour ou l'autre, je ne le sais pas encore et je veux le savoir.

—Et que répondrons-nous ? demanda timidement Gioachino.

—Que, pendant un mois, je désire conserver ma liberté.

—C'est-à-dire ou l'ingénieur Enea ou nul autre, ” conclut Gioachino en se frottant les mains.

Le docteur Rocco protesta avec toute l'énergie qui lui restait en face de son tyran, qui hésita un instant, puis dit bravement :

“ Oui, l'ingénieur Enea ou nul autre. ”

Gioachino eut probablement tort de se frotter les mains avec une satisfaction trop visible ; car le docteur Rocco, aussitôt que sa fille fut sortie, se répandit en solennelles invectives contre les amis aveugles qui croient bien faire et gâtent tout ce qu'ils touchent ; contre certains hommes, hauts de quatre pieds à peine, qui ont refusé de grandir pour avoir un prétexte de ne jamais posséder une parcelle de bon sens ; contre ce dieu (avec un petit *d*), qui oblige un pauvre père goutteux et invalide à se mettre à la discrétion de pareilles gens pour trouver un mari à sa fille.

Romolo voulut essayer de défendre son ami, mais Tranquillina se chargea de ce soin.

“ M. Gioachino n'a pas mal agi...

—Si, M. Gioachino a mal agi, interrompit le docteur, il a contraint Amalia de dire qu'elle épousera cet ingénieur et nul autre. Et quand cette petite tête a décidé une chose, il n'y a plus à compter la faire changer d'avis, de sorte que si, dans un mois, l'ingénieur ne lui plait pas, elle sera très capable de rester toujours fille pour ne pas l'affliger.”

Romolo, sans oser regarder Tranquillina, exposa humblement son avis, c'est-à-dire que, quand on aime... une personne et qu'on ne parvient pas à l'épouser, alors on peut renoncer au mariage, mais quand on n'aime pas, c'est une autre affaire.

“ Vous ne connaissez pas Amalia ! ” rugit Rocco.

Mais Gioachino, retrouvant son aplomb, émit son observation :

“ Si votre fille s'est proposé de ne pas épouser d'autre personne qu'Enea, savez-vous ce qu'elle fera ? Elle épousera Enea. Et moi je cours lui annoncer cette bonne nouvelle.”

Cependant, comme il ne croyait pas lui-même au bonheur conditionnel d'Enea, et comme Romolo n'y croyait pas davantage, il fut convenu entre eux de ne pas donner à l'ingénieur plus qu'une espérance. Ils la lui donnèrent en ces termes :

“ La jeune fille a bien accueilli la demande ; mais elle se réserve un mois pour réfléchir avant de répondre ; tu as tout le mois de février devant toi... tâche de te faire aimer et elle est à toi.”

Enea Ferri reconnut dans cette réponse le bon sens et la droiture de sa future, et il se réjouit en pensant à sa descendance masculine ; puis il dit tout haut :

“ Au diable la prudence ! Désormais l'affaire est en chemin, et rien ne m'empêche plus d'agir à ma guise.”

Ces paroles mystérieuses signifiaient que, dès ce moment, il commençait à devenir amoureux d'Amalia, bien entendu, dans de sages limites, sans se laisser entraîner par la passion, en évitant soigneusement que la jeune fille devint indispensable à son existence, au moins jusqu'à la veille du jour où il serait sûr de l'obtenir, autrement dit, jusqu'au 29 février de cette année bissextile.

(*A continuer.*)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE.—Le tunnel de la Manche.—Le muguet.—Extrême divisibilité des parfums.—Unités métriques et électriques.—Plan de nouveaux cimetières.—Langage des couleurs de la cire à cacheter.

L'idée de relier l'Angleterre au continent par une voie sèche aérienne ou sous-marine n'est pas tout à fait nouvelle. L'honneur en revient à un ingénieur français, M. Thomé de Gamond, dont les premières communications furent d'abord, comme celles de la plupart des inventeurs célèbres, taxées de rêveries. L'immensité du travail à entreprendre le faisait considérer comme impossible à réaliser, et l'énormité des capitaux qu'il eût fallu y consacrer, d'après les projets primitifs, effrayait à l'origine les financiers les plus audacieux. A cette époque, on n'avait pas encore étudié d'une façon sérieuse et approfondie la nature des couches géologiques formant l'isthme sous-marin qui relie la Grande-Bretagne à l'Europe. On n'avait point inventé les machines perforatrices ingénieuses qui ont, pour ainsi dire, fait un jeu de difficultés autrefois considérées comme insurmontables. On n'avait point, enfin, l'encouragement visible de deux tunnels de huit à dix milles de longueur, celui du Mont-Cenis et celui du Saint-Gothard, pratiqués à travers des massifs gigantesques, au sein même des roches granitiques les plus résistantes. Les recherches les plus précieuses de la science et les leçons d'une expérience décisive devaient bientôt que "l'impossibilité" était réalisable, et que les obstacles "insurmontables" se laisseraient vaincre par l'activité humaine.

L'attention se porta d'abord tout naturellement sur la partie la plus resserrée du détroit du Pas-de-Calais, et cette partie est celle qui part de la baie de Sainte-Marguerite, à l'est de Douvres sur la côte d'Angleterre, pour aboutir à la côte française à l'ouest de Calais. Entre ces deux points, la largeur du détroit est de seize milles environ (26 kilomètres). En cet endroit, le fond de la mer part des deux rivages en suivant une pente douce et la profondeur maximum ne dépasse pas 54 mètres ou 180 pieds.

Mais dans le premier projet de M. de Gamond, il ne s'agissait pas de tunnel : ce projet consistait en un immense enrochement ou barrage de 300 mètres à la base et de 100 mètres au couronnement. On ménageait trois passes navigables, l'une au milieu et les deux autres

se rapprochant des deux côtes. Des considérations de premier ordre, et en premier lieu la dépense, estimée à 900 millions de francs, la nécessité pour les vaisseaux de franchir ces passes dans les gros temps, la crainte de tassements inégaux dans cette énorme masse, tassements qui auraient produit des inégalités de surface dans la voie, tels sont les motifs qui firent abandonner le projet de remblayage du détroit.

On s'arrêta un instant à l'idée de l'immersion, au fond de la mer, d'un tube métallique qui eût reçu intérieurement un revêtement en maçonnerie. Mais ce projet présentait des inconvénients non moins grands en pratique ; il fut également abandonné. Alors on songea à construire un pont gigantesque reliant entre elles les jetées de Douvres et de Calais. Cinq projets furent successivement étudiés, mais ils furent tour à tour écartés en présence surtout de la dépense énorme que devait nécessiter leur exécution. Cependant, l'un de ces projets, celui de l'ingénieur Mottier, semble présenter de grands avantages. Voici en quoi il consisterait :

“ 1o. Elever des piles côniques, à larges bases, reposant sur une assise de blocaille jetée préalablement au fond de la mer, au moyen de barques à clapet, pour niveler d'abord l'emplacement. Un cercle de blocs naturels, immuable dans les plus fortes tempêtes, protégerait les talus et le pied du cône contre les affouillements des courants.

“ 2o. Poser, à travers ces cônes, un tube de grand diamètre, soutenu et renforcé par d'autres tubes d'un diamètre plus petit.

“ Les cônes devraient mesurer en moyenne 100-mètres de diamètre (333 pieds) à leur base, et 100 mètres de la base au sommet. Ils seraient constitués, pour la partie immergée seulement, d'une forte carcasse en fer et en fonte, close de feuilles de tôle rivées, à la manière des plus grands gazomètres. On les amènerait sur place et on les remplirait ensuite de béton, revêtu de pierres smillées ou piquées sur plusieurs mètres d'épaisseur, afin d'assurer à l'œuvre une durée en rapport avec son importance.

“ Cette première partie du cône terminée, il ne resterait plus qu'à en continuer l'élévation jusqu'au sommet.

“ On conçoit de suite toute la solidité et toute la stabilité d'une telle masse dont le volume serait au moins de 250,000 mètres cubes et dont le poids serait de plus de 600,000 tonnes.

“ Sur les cônes, s'appuierait un immense tube en fer martelé et soigneusement rivé, ajouré, de chaque côté, d'œils-de-bœuf nécessaires à l'éclairage et à l'aéragé intérieurs. La portée du pont tubulaire serait de 750 mètres d'axe en axe des cônes, en sorte qu'il y aurait 35 portées. Le diamètre du tube principal serait de 10 mètres et l'épaisseur du fer de deux pouces. La forme cylindrique du tube présenterait le grand avantage de n'offrir aucune partie plane aux vents. Afin d'éviter tout

danger pour la navigation, la hauteur du pont au-dessus du niveau des hautes eaux serait de 50 mètres (167 pieds), les plus hauts navires à voiles mesurent seulement 120 pieds, sauf le mat de hune, qu'on abaisse par une manœuvre facile. Enfin, il y aurait un phare électrique à chaque entrée du pont et sur les piles, de distance en distance ; la nuit, tout le pont serait éclairé *a giorno*, ce qui projetterait au dehors une lumière qui, combinée avec celle des phares, rendrait presque impossible tout abordage, même par les plus gros temps.

“ Le pont tubulaire serait divisé en deux secteurs, l'un pour les voies ferrées et l'autre pour la voie ordinaire.”

On compte que la dépense pour cette gigantesque construction s'élèverait à cent millions pour les piles, cent cinquante millions pour le tube et cinquante millions pour l'imprévu, soit trois cent millions de francs ou soixante millions de piastres.

Reste le projet de M. Thomé de Gamond, préconisant le passage anglo-français au moyen d'une galerie souterraine creusée dans le banc de craie grise formant le lit du détroit, à environ 50 mètres au-dessous du fond de la mer, qui date de 1833, et que l'expérience acquise surtout dans les travaux de percement des tunnels du Cenis et du Saint-Gothard rend possible. Ce projet grandiose a été présenté à l'Assemblée nationale française, il y a dix ans, et a donné lieu aussitôt à des sondages préliminaires sur les deux rives du détroit.

Le problème scientifique à résoudre portait à la fois sur deux points essentiels : l'existence d'une couche imperméable à travers laquelle on pût creuser la galerie, l'absence de dislocation intérieure dans cette couche. Les observations attentives des géologues, aidées par des sondages exécutés, soit sur les deux rives, soit sur le fond même du détroit, conclurent en faveur du percement.

Suivant le projet qui semble être adopté, le tunnel se composerait de trois parties distinctes : une partie centrale de 16 milles, et deux rampes d'accès de 7 milles chacune, en sorte qu'entre les deux entrées, il y aurait 30 milles. La partie centrale serait creusée à 100 mètres en dessous du niveau de l'eau, et comme la plus grande profondeur de la mer sur tout le parcours n'est que de 54 mètres, la voûte entre le fond de l'eau et le tunnel aurait une épaisseur minimum de 46 mètres, ou plus de 150 pieds. Les sections d'accès descendraient en pente douce de la surface du sol jusqu'au niveau du tunnel proprement dit.

Cette couche de craie de 150 pieds, avec un revêtement solide en maçonnerie, semble être une garantie fort respectable, si l'on craint l'écrasement de la galerie par le poids de l'énorme masse d'eau sus-jacente.

A ce sujet, je dirai quelques mots sur l'exploitation des mines de plomb et de cuivre du Cornouailles et des gisements houillers de White-Haven et du Cumberland qui démontre la possibilité de pénétrer sous la mer sans qu'on ait à craindre l'envahissement des galeries par les eaux. A White-Haven, plusieurs galeries s'étendent en ligne droite à trois milles sous la mer. Ajoutées les unes aux autres, ces galeries forment un développement de soixante milles de voies sous-marines, à des profondeurs variant de 200 à 700 pieds. Jamais l'eau n'y a pénétré, et les mineurs travaillent avec une telle sécurité, qu'ils ne craignent pas d'assigner un jour, lointain encore, où l'exploitation atteindra les côtes d'Irlande (1). Parfois même, les galeries sous-marines ne sont séparées du fond de la mer que par une mince parois d'une trentaine de pieds. Le plus frappant exemple que l'on puisse citer est l'extrait de l'ouvrage de l'ingénieur anglais Pryce, publié en 1778 :

“ La mine de Huel-Cock, dans la paroisse de Saint-Just, s'étend sous la mer à près de 500 pieds de distance, et dans quelques endroits, il n'y a pas plus de 17 pieds d'épaisseur de roche entre le fond de l'océan et les galeries où travaillent les mineurs, de telle sorte que ceux-ci entendent parfaitement le roulement des galets au fond de la mer, et le bruit des vagues immenses venant se briser sur le rivage.

“ Des filons plus riches que les autres ont été exploités, très imprudemment sans doute, à quatre pieds seulement du fond de la mer, et il est arrivé que, par des temps d'orage, le bruit occasionné par les flots et les galets était tellement épouvantable, que les ouvriers ont plusieurs fois abandonné leurs travaux, plus effrayés du fracas de la tempête que de la crainte de voir la mer tomber sur eux et les engloutir. Sous une aussi faible épaisseur de rocher les protégeant contre la mer en fureur, ils ont quelquefois eu à arrêter les infiltrations d'eau salée qui passaient à travers les fentes de la pierre, et ils y parvenaient en les calfeutrant avec des étoupes et du ciment, comme les flancs d'un navire. Dans la mine de plomb de Perrau-Zabuloc, qui s'exploitait sous la mer, on employait le même procédé pour arrêter les infiltrations d'eau salée.”

Et pour expliquer le peu d'humidité des galeries sous-marines, Pryce suppose que le sol de la mer est recouvert d'un enduit gélatineux qui, à mesure qu'il se dépose, comble les fissures, et s'oppose aux infiltrations dont les conséquences, dans le cas spécial qui nous occupe, seraient désastreuses.

Des faits exposés plus haut, et surtout de l'absence de *failles* ou crevasses considérables, résultant de dislocations des couches boule-

(1) La distance entre White-Haven et les côtes d'Irlande est de soixante-dix milles environ.

versées par des phénomènes géologiques antérieurs, on est en droit de conclure que le percement du canal sous-marin sera exempt d'infiltrations. C'est là un point capital sur lequel cependant on ne peut avoir une certitude absolue ; l'expérience seule peut prononcer définitivement.

Avec les moyens perfectionnés de perforation souterraine que l'on possède actuellement, l'entreprise pourrait être terminée en cinq ans et peut-être même en trois ans, et le coût est évalué à 250 millions de francs, ce qui est une somme très-raisonnable si l'on considère les avantages immenses qui en résulteraient surtout pour l'Angleterre et la France.

Il est vrai que dans ces derniers temps, le projet a soulevé passablement d'opposition en Angleterre, et la principale objection était qu'en ouvrant une communication directe et de plein pied avec la France, en cas de guerre, ce serait s'exposer à perdre tous les avantages stratégiques qui résultent pour les Iles-Britanniques de leur isolement complet, mais c'est là un prétexte d'opposition purement spécieux et dont on aura sans doute facilement raison quand tous les travaux scientifiques préliminaires seront terminés. D'ailleurs n'a-t-on pas vu, quand il s'est agi de creuser le canal de Suez, les Anglais faire une opposition acharnée à l'œuvre gigantesque de M. Ferdinand de Lesseps dont eux-mêmes aujourd'hui profitent le plus ?

Et de nos jours, n'avons-nous pas eu en spectacle la même guerre acharnée faite par les Américains à l'illustre ingénieur français, à propos du percement de l'isthme de Panama dont ces mêmes Américains tireront le plus grand profit ? Malgré cette guerre, le canal de Panama avance rapidement et sûrement, et l'on peut dire dès aujourd'hui qu'il sera inauguré, au plus tard, en 1890, et alors, les vaisseaux partant de New-York n'auront plus que 1,600 lieues marines, au lieu de 4,300 pour se rendre à Valparaiso, et 1,700 au lieu de 6,400 pour aller à San-Francisco.

Déjà une section de neuf milles, de Colon à Gatun est ouverte aux navires d'un faible tonnage, et dans cinq ans, les grands vaisseaux pourront faire le tour de la terre par le milieu et presque sans détour, en passant par Panama et Suez, et cette œuvre, sans précédent dans les annales de l'histoire, aura été accomplie en trente années par M. de Lesseps, malgré les obstacles sans nombre qu'il aura rencontrés, et de la part de la nature, et de la part des préjugés des hommes. Sa carrière active sera-t-elle finie alors ? Malgré ses quatre-vingts ans, on dit que cet homme extraordinaire conçoit des projets plus gigantesques encore et qu'il espère les réaliser après avoir livré au monde le passage de Panama.

* * *

Le MUGUET est une petite plante aux fleurs blanches qui répandent une odeur agréable de musc. Jusque dans ces derniers temps, la médecine n'en avait fait usage que comme calmant du système nerveux. Aujourd'hui, on est édifié sur ses effets salutaires remarquables contre les maladies de cœur. Voici un extrait du rapport présenté à ce sujet à l'Académie des Sciences de Paris par le Dr. Germain :

“ En administrant, par jour, un gramme et demi d'extrait de la plante toute entière, on obtient des effets constamment favorables sur le cœur, les vaisseaux sanguins et les organes de la respiration.

“ Les individus dont le cœur bat trop vite—galope en quelque sorte—de même que ceux dont ce viscère bat irrégulièrement, et présente des intermittences, s'aperçoivent que la médication de l'extrait de muguet ramène les battements ou pulsations de l'organe au rythme normal.

“ Ceux qui ont le cœur qui bat trop faiblement, en sorte qu'il est impuissant à faire cheminer convenablement le sang dans tout le circuit artériel et veineux, reçoivent du remède une nouvelle énergie d'action pour l'organe qui manquait de force de contraction, qui était impuissant à pousser l'ondée sanguine en avant et à l'empêcher de stagner trop longtemps dans les organes.

“ Comme la plupart des maladies de cœur s'accompagnent de gêne dans la respiration, celle-ci s'amende également sous l'influence de la médication au muguet.

“ Mais l'effet le plus constant, le plus puissant, le plus utile, c'est incontestablement l'effet *diurétique* ; il faut entendre par là l'urination abondante que le muguet provoque et qu'il importe, avant tout, d'obtenir, contre ces hydropisies plus ou moins étendues, plus ou moins abondantes, lesquelles résultent particulièrement des perturbations circulaires dont l'origine se trouve au cœur.

“ C'est, en pareille circonstance, que l'action du muguet est surtout frappante, par sa promptitude et sa sûreté.

“ Il n'existe pas de maladie de cœur—quelle qu'en soit la nature—qui fasse contre-indication à l'emploi de l'extrait de muguet, parce que cet extrait, à la différence de l'emploi de la digitale, n'a pas d'action funeste sur le système nerveux cérébro-spinal, ni sur les organes de la digestion. Un des graves inconvénients, de la digitale, est de provoquer des vertiges, des nausées, des vomissements. Au surplus, l'extrait de muguet s'élimine rapidement de l'organisme ; en conséquence, il n'y a pas à craindre des accidents cumulatifs, ce qui est une grande affaire en médecine.”

* * *

Les molécules odoriférantes du musc sont d'une ténuité dont on ne peut se faire une idée. Que l'on place en effet un grain de cette

substance dans un espace de quatre-vingt-dix pieds de rayon pendant une journée ; les microscopes les plus puissants ne nous permettront pas de découvrir dans l'air le moindre atôme de musc, quand notre odorat en sentira l'odeur partout dans cet espace. Et, cependant, le grain de musc n'aura éprouvé qu'une diminution à peine perceptible dans son poids. Une simple goutte d'huile de thym versée sur un morceau de sucre dans un peu d'alcool communiquera son odeur à vingt-cinq gallons d'eau. On a un exemple d'un papier, parfumé avec un grain d'ambre-gris, qui en avait encore l'odeur assez forte après quarante ans. Bordenave a évalué une molécule de camphre sensible à l'odorat à la 2.262.584.000ème partie du grain. Comment a-t-il pu faire cette observation ? Je l'ignore. Enfin, Boyle a observé qu'un dragme d'assa-fœtida exposé à l'air pendant six jours, n'avait perdu que le huitième de son poids, ce qui ferait, d'après Keill, un 69.120 millième de grain par minute.

Les molécules parfumées jouissent donc d'une ténuité qui confond l'imagination.

* * *

Dans le système métrique, l'unité de longueur est le MÈTRE, qui est la dix-millionième partie de la distance de l'équateur au pôle, ou la quarante millionième partie du méridien terrestre.

L'unité de contenance est le LITRE : c'est un cube d'un décimètre de côté.

L'unité de poids est le GRAMME, qui est le poids d'un centimètre cube d'eau distillée à 4° Centigrades ou 40° Fahrenheit (Maximum de la densité de l'eau).

L'unité dynamique est le KILOGRAMMÈTRE : c'est la force nécessaire pour élever le poids d'un kilogramme à un mètre de hauteur.

Pour les calculs de l'électricité, nous avons :

L'OHM, unité de résistance ; c'est la résistance qu'un courant a à vaincre pour traverser une colonne de mercure d'un mètre de long et d'un millimètre carré de section à 0° Centigrades ou 32° Fahrenheit.

Le VOLT, unité dynamique ; c'est le montant de la force produite par une cellule Daniel.

L'unité d'intensité électrique s'appelle AMPÈRE ; c'est le courant produit par un volt à travers un ohm.

L'unité de quantité est le COULOM : c'est la quantité d'électricité donnée par un ampère pendant une seconde.

* * *

La question de l'établissement des cimetières, surtout dans les grandes villes, a une grande importance, eu égard aux considérations multiples qui s'y rattachent, au point de vue moral, religieux, sanitaire, social et financier. La crémation semblait résoudre le problème, mais ce système soulève une objection d'un ordre moral supérieur au point de vue de la criminalité, en empêchant toute recherche médico-légale ultérieure. Un artiste allemand bien connu, Joseph Hoffmann, vient de proposer un système très original et qui serait propre à trancher la question si les difficultés de son exécution ne le rejetaient au rang des utopies d'une mise en pratique impossible. Ce projet me paraît pourtant assez intéressant pour être signalé pour mémoire. Il s'agirait d'établir des mausolées gigantesques, capables de contenir des centaines de mille sépultures. Chaque corps serait placé dans un compartiment séparé qui serait ensuite fermé hermétiquement. Les cellules auraient chacune sept pieds de long, trois de large et trois de haut ; elles seraient intérieurement garnies sur toutes les parois de tuiles glacées, en sorte qu'aucune infection liquide ou gazeuse ne pourrait être absorbée par les murs. La forme générale des mausolées serait celle d'une immense pyramide, entourée d'autres pyramides plus petites, de pavillons, etc. D'après le plan d'Hoffmann, les cellules seraient à si bas prix qu'elles seraient accessibles aux plus pauvres.

* * *

Le langage des fleurs est assez généralement connu. Mais en est-il ainsi du langage des couleurs dans l'emploi de la cire à cacheter ? Je vais essayer de donner quelques détails à ce sujet.

La cire rouge ordinaire sent les affaires d'une lieue à la ronde, et dans le monde raffiné, toute lettre cachetée de cire rouge est supposée traiter d'affaires et rejetée comme telle quand elle arrive dans un salon. Le noir marque le deuil, tout le monde le sait, et toute lettre cachetée de noir que l'on reçoit produit d'abord une émotion plus ou moins prononcée, suivant la source d'où elle est supposée provenir. Le bleu exprime l'amour, et comme cette couleur peut prendre des teintes plus ou moins prononcées, on peut, avec la cire bleue, peindre les différents degrés de cette tendre passion. Quand on emploie la cire violette, c'est qu'il s'agit d'exprimer des sentiments de congratulation. La cire blanche s'emploie pour les invitations à une noce, à une fête intime. Enfin, les couleurs mélangées en bigarrures annoncent des émotions qui s'entrechoquent.

OCT. CUISSET.

CHRONIQUE DU MOIS

L'esprit de vertige et d'erreur dont parle Bossuet a entraîné les gouvernants du Canada à une décision dont l'exécution, nous n'en doutons pas, sera fatale à tous ceux qui ont eu une part de responsabilité quelconque dans l'érection du gibet de Régina.

Le malheureux Riel est pendu ; au moment où nous écrivons, il est peut-être entré dans une vie meilleure, car Dieu dont la miséricorde est infinie lui a tenu compte certainement, pour l'expiation de ses fautes, de tous ce que les hommes lui ont fait souffrir ici-bas.

Que vont au contraire gagner à sa mort ceux qui l'ont conduit à l'échafaud ?

Ils ont foulé aux pieds toutes les lois de la civilisation, ils ont tué un homme sans cause légitime, car il n'y avait dans le cas de Riel, rien qui justifîât l'exercice de ce droit terrible de vie et de mort reconnu à la société par le droit naturel. La peine de mort n'est en effet *licite de sa nature* que lorsqu'elle est un moyen *efficace et nécessaire* eu égard aux fins diverses que doit avoir la peine, spécialement en vue de la sécurité publique. Elle ne doit donc être appliquée que quand elle est un moyen *nécessaire* pour le rétablissement de l'ordre violé.

L'heure n'est plus à démontrer que ces conditions ne se sont pas trouvés remplies dans le cas de notre malheureux compatriote.

Il est tombé victime des plus bas calculs d'une politique de fanatisme, il est mort parce qu'il coulait dans ses veines de ce sang français dont ses bourreaux voudraient tarir les sources à cause de sa noblesse et de sa générosité, tandis qu'eux, ils sont vils et lâches.

Il avait commis des fautes, mais en était-il responsable ? Et d'ailleurs aucune perfidie, aucune action basse ou honteuse ne pouvait lui être reprochée pas plus qu'on ne pouvait l'accuser d'avoir versé le sang d'aucun de ses semblables. Si donc il y eut jamais un arrêt de mort immérité, c'est celui qui a frappé Riel ; si jamais un échafaud fut injustement dressé, c'est celui où il est monté le 16 novembre, pour satis faire les vengeances orangistes.

Enfin il a été livré au bourreau contre le sentiment de tout une population qui demandait, à grands cris, grâce pour le malheureux inconscient et si il n'était pas fou, pour celui qui, après tout, avait cherché à faire rendre justice à ses frères opprimés ; les moyens employés en dernier lieu ont été mauvais, mais il est impossible de nier la bonté de la cause métisse.

La province de Québec qui personnifie la nationalité française a été particulièrement émue et frappée de stupeur à l'annonce du lugubre événement de Régina, elle a senti tout de suite qu'en mettant Riel à mort, on avait voulu la blesser dans ses sentiments les plus intimes ; à la stupeur et à l'émotion du premier moment a succédé un long cri d'indignation contre le gouvernement de Sir John Macdonald qui payait ainsi tant d'années d'appui et de concours données à sa politique par les conservateurs canadiens-français.

Et les ministres français, qu'avaient-ils fait ? Quelques jours avant le 16, on avait vu Sir Hector Langevin et l'honorable M. Chapleau prendre, l'un la route de Québec, l'autre celle de Montréal ; on savait le sort de Riel décidé, mais on ne pouvait pas croire encore que l'esprit de vengeance et de fanatisme l'avait emporté dans les conseils du gouvernement. Quel ne fut pas le sentiment d'exaspération et de dégoût qui envahit toutes les âmes françaises lorsqu'on apprit que ces deux représentants des Canadiens-Français, à Ottawa, ces deux hommes que beaucoup jusqu'alors avaient pris pour des patriotes, n'étaient venus, au milieu de leurs amis, que pour faire part de leur trahison, et tâcher de décider le parti conservateur à continuer son appui au cabinet de malheur dont ils font parti.

Pendant que Sir Hector et M. Chapleau se faisaient ainsi les messagers des basses-œuvres de leur chef, le troisième ministre français, Sir Adolphe Caron, assistait à un banquet orangiste à Winnipeg en compagnie du ministre de l'Intérieur, M. White, et là, dans ce milieu de fanatiques, à ce foyer d'effroyable hostilité contre la nationalité française, pour se faire applaudir et conserver quelques voix au gouvernement de Sir John, il prononçait des paroles qui auraient dû lui brûler les lèvres, tant elles étaient monstrueuses dans la bouche d'un Canadien-Français !

Ces trois hommes ont donné là leur mesure, ils ont montré qu'ils étaient indignes de ce nom d'hommes d'état, que des admirateurs trop passionnés leur avaient prodigué jusque-là. Ils se trouvaient en présence d'une de ces situations où il faut savoir faire le sacrifice des jouissances du pouvoir pour aller se mettre à la tête de ceux qu'on représente et entamer la lutte pour la défense de droits sacrés et primordiaux ; en tenant cette conduite, ils auraient vite regagné en prestige et en autorité morale, ce qu'ils auraient perdu d'influence momentanée sur la direction des affaires générales par leur démission.

Au lieu d'écouter la voix du devoir, ils n'ont su que se cramponner à leurs portefeuilles, en se payant d'une foule de faux prétextes et de mauvaises raisons ; ils ont, il est vrai, conservé leur voix dans le ministère, mais qu'est devenue leur véritable influence, celle qu'ils pouvaient exercer en prenant la parole au nom de dix-huit cent mille citoyens dont

ils pouvaient se dire les représentants jusqu'au 16 novembre, et qui aujourd'hui les répudient et ne les connaissent plus ?

Leur défense, que, depuis le jour de la mort de Riel, ils ont essayé de nous faire entendre par toutes les voies à leur disposition, n'a convaincu personne ; pour quelques semaines, quelques mois, un an au plus d'un pouvoir sans honneur, ils ont peut-être, à tout jamais, compromis leur avenir politique, ils ont sacrifié nos intérêts nationaux à leur mesquine ambition, car nul ne peut dire que la décision de Sir John Macdonald n'eut pas été changée, si il avait vu les trois ministres français, unis comme auraient dû l'être trois patriotes en pareille circonstance, lui dire, avec une inébranlable fermeté, que jamais Riel ne serait exécuté tant qu'eux feraient partie du cabinet et qu'il n'aurait plus à compter sur leur concours, ou sur une seule voix du parti conservateur canadien français si, malgré leurs remontrances, il envoyait le malheureux métis à la mort.

Le vieux chef qui, dans toute cette affaire, ne s'est laissé guider que par les calculs les plus bas de la politique, aurait probablement réfléchi, et rien ne nous dit que ce n'est pas l'assentiment tacite ou formel de MM. Langevin, Caron, et Chapleau qui a achevé de le déterminer à ordonner l'exécution de Riel ; qui sait si, se rappelant combien jusqu'ici le parti conservateur avait toujours docilement suivi ses chefs, il n'a pas cru qu'il en serait encore cette fois de même que dans tant d'autres circonstances ?

* * *

Pendant que la confusion semble dominer dans les conseils de tant d'empires, les leçons de l'Eglise revêtent, chaque fois que la voix du Souverain-Pontife se fait entendre, plus de clarté, plus de grandeur et plus de sublime majesté.

Il semble que Dieu veuille montrer aux plus aveugles que le salut des gouvernements comme des hommes ne peut être que dans l'obéissance à ses lois ; en les faisant assister à ce magnifique spectacle de Notre Saint-Père le Pape, prisonnier au Vatican, dépouillé de ses Etats, sans armée pour le défendre, privé, on peut le dire, de tous les attributs de la souveraineté temporelle, et cependant plus souverainement puissant, par l'effet de sa seule parole, que ne l'est au milieu de tout son peuple qui l'acclame, le monarque le plus respecté de la terre.

L'apparition de l'Encyclique *Immortale Dei* à certainement produit plus d'effet dans le monde civilisé que n'aurait pu en produire la communication diplomatique la plus grave échangée entre deux puissances dont les décisions pourraient changer les destinées de l'univers.

Depuis le révolutionnaire le plus endurci, en passant par le sceptique et le voltairien, jusqu'au publiciste catholique, l'enseignement

contenu dans cette lettre est si profondément vrai ; le raisonnement qui l'appuie est si serré, si complet ; la forme qui lui est donnée est si belle, si modérée, tout en ne faisant pas la plus petite concession à l'esprit de relâchement qui domine notre siècle ; en un mot le monument est revêtu d'une grandeur si imposante ; il jette sur les règles qui devraient conduire l'homme dans la famille, dans la société et dans le gouvernement de ses semblables, des flots d'une lumière si éclatante que tous ont dû s'incliner éblouis, Ah ! si au lieu de se livrer aux calculs de la politique la plus basse et de l'ambition la plus effrénée ; si au lieu de penser à se maintenir au pouvoir, en flattant presque toujours les passions les plus viles ou les plus désordonnées, et souvent aussi le fanatisme le plus révoltant, la plupart des gouvernements du monde chrétien voulaient faire l'essai de gouverner leurs peuples d'après les principes que leur a tracés Léon XIII dans ses Encycliques successives, que de changements il y aurait dans les choses de la terre ! Combien peu il resterait, au bout d'un bien court espace de temps, de ce malaise qui agite toutes les nations du globe, de cette consommation qui semble miner l'existence de quelques unes et de cet état de ruine et d'abaissement où se trouvent quelques autres !

Jamais Encyclique ne fut saluée à son apparition d'un cortège de témoignages aussi nombreux, aussi significatifs ; jamais la parole Pontificale n'a été accueillie d'une manière plus respectueuse par ceux-là mêmes qui sont les ennemis nés de la religion ; mais une chose devrait surtout frapper la France à qui elle semble s'adresser plus particulièrement comme à la Fille aînée de l'Eglise, c'est ce fait qu'en Allemagne, les autoritaires protestants ont été tellement frappés de la bonté des principes de gouvernement renfermés dans la lettre de Léon XIII qu'ils n'ont pu s'empêcher d'y rendre hommage. Le respect du principe d'autorité a fait la grandeur de la Prusse ; aujourd'hui, ses publicistes les plus éminents voient sortir de la bouche de Celui contre lequel cependant ils ont dirigé le *culturkampf*, une des plus belles apologies de ce principe, ils ne peuvent s'empêcher d'abaisser leur plume devant cet impérissable monument. N'y a-t-il pas, dans la réunion de ces faits, une leçon dont devraient profiter tous ceux qui veulent, en France, voir leur pays revenir à son ancienne grandeur ?

Les élections sont commencées en Angleterre ; mais il est impossible de juger encore quel parti sortira vainqueur de la lutte ; d'après les résultats connus, on peut même se demander s'il y aura un vainqueur.

Les torys ont obtenu les premiers avantages ; à un moment même

leur supériorité sur les libéraux paraissait si écrasante que quelques uns proclamaient déjà leur victoire finale ; le cabinet lui-même paraissait sûr de son affaire et prenait des dispositions pour son maintien définitif au pouvoir.

Cependant un brusque revirement s'est produit quand ont commencé les élections des bourgs et des comtés, et à l'heure qu'il est, c'est tout au plus si, en réunissant les sièges que le vote leur a attribués, les torys et les Irlandais peuvent contrebalancer le nombre des députés libéraux élus.

Nous nous abstiendrons donc pour le moment de tout jugement : en présence d'une lutte aussi chaude, il peut, jusqu'à la dernière heure, se produire des changements qui modifient complètement les résultats et leurs conséquences.

La Birmanie a tenu une certaine place dans les préoccupations des hommes politiques de l'Angleterre pendant le mois qui vient de s'écouler ; il y a longtemps que le gouvernement des Indes convoite, sinon l'annexion pure et simple, tout au moins le protectorat du royaume birman ; une occasion s'est présentée, il en a profité. Un corps expéditionnaire vient, après une marche heureuse, sous les ordres du Général Prendergast, de faire son entrée dans Mandalay, la capitale ; c'est là pour l'amour-propre anglais une petite compensation aux échecs et aux demi-succès de l'expédition du Soudan.

* * *

La session des chambres françaises s'est ouverte le 10 novembre, le premier travail de la chambre des députés, après la constitution d'un bureau provisoire, a été la vérification des pouvoirs de ses membres ; elle a été vite en besogne ; le lundi suivant, après avoir validé plus de la moitié des élections, elle avait élu aussi son bureau définitif dont le président M. Floquet est le même qu'à la fin de la dernière législature, et elle était en état d'entendre la déclaration du gouvernement.

Quoiqu'elle soit bien pâle, bien terne, comme le triste gouvernement qui régit les destinées de la république française, cette déclaration, au début des travaux d'une nouvelle chambre, est assez importante pour qu'on s'y arrête un instant ; d'ailleurs elle a été le seul événement de la politique française pendant le mois avec la nomination de la commission chargée d'examiner les crédits demandés pour le Tonkin.

Le scrutin de liste, à entendre les gros bonnets opportunistes, devait donner à la république une majorité, réduite peut-être quant au nombre, mais vigoureuse, politique, propre enfin à constituer un parti de gouvernement. C'était l'idée de Gambetta, et presque tous les républicains de vieille date l'avaient acceptée. Le pro-

gramme sans accent, sans vues, sans style que le morne M. Brisson a lu platement aux Chambres, prouve, que Gambetta, en ce point comme en tant d'autres, s'était fortement trompé sur les aptitudes gouvernementales et les ressources intellectuelles de son parti. Le scrutin de liste, continuant le scrutin d'arrondissement, a élu, lui aussi, une majorité de "sous-vétérinaires." Et M. Brisson, en présentant à cette majorité un programme où s'accusent l'impuissance et la méchanceté, a donné tout ce qu'il peut personnellement produire, tout ce qu'elle peut porter.

On a beau lire et presser en tous sens la déclaration ministérielle, il est impossible d'y trouver une idée politique, d'en faire sortir un indice qui puisse montrer où le gouvernement veut aller. C'est qu'en réalité M. Brisson et ses collègues, comme M. Grévy lui-même, ne veulent aller nulle part. Leur affaire, c'est de rester où ils sont. Ils se gardent d'être opportunistes, puisque l'opportunisme a été condamné ; ils se gardent également d'être radicaux, puisque le radicalisme, bien qu'il ait gagné du terrain, n'est pas encore le maître. En conséquence, n'ayant pour tout système que l'amour des portefeuilles, ils prennent une position mixte afin de pouvoir suivre la voie que la majorité indiquera.

Si le programme du ministère est vide d'idées et montre l'absence d'esprit gouvernemental, il contient, en revanche, des aveux. Il confesse que l'agriculture, le commerce et l'industrie souffrent, que les finances périclitent, qu'il y a déficit, que l'économie s'impose, qu'il faudra augmenter les charges des contribuables ; il reconnaît qu'il ne peut être question ni d'évacuer le Tonkin, ni de renoncer à tout droit sur Madagascar ; enfin, en même temps qu'il attaque de nouveau, contre toute justice, le clergé, il déclare nettement que la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'est pas dans les désirs, dans la volonté du pays. Naturellement, pour faire passer cet aveu, il y joint des menaces ; mais l'aveu reste et, quant à présent, cela suffit.

Quelques jours après ce triste début, le ministère a déposé une demande de crédits pour l'entretien des troupes du Tonkin et quand la commission chargée de l'examen de ces crédits a été nommée, il s'est trouvé qu'elle était, en grande majorité, opposée à la continuation de l'expédition Tonkinoise ; et cela, malgré le refus absolu du gouvernement d'accepter n'importe quel projet d'évacuation de la nouvelle colonie. Depuis lors, on négocie, le ministère fait entendre à la commission le témoignage des hommes compétents ; tous déclarent qu'il y aurait de graves inconvénients, pour le prestige du drapeau français en Orient, et aussi pour la sécurité des autres colonies françaises, à ce qu'on adoptât une politique d'abandon du Tonkin. Mais la majorité de la nouvelle chambre sait si bien que les

républicains restés sur le champ de bataille électoral, n'ont dû leur défaite qu'à leur politique de complaisance inouïe à l'égard des aventures coloniales de l'opportunisme ; elle comprend si clairement que le pays, tant de fois trompé, n'aurait pas besoin de l'être encore bien souvent pour se déclarer à jamais dégoûté de la république et des républicains ; elle sent si bien, en un mot, le vase près de déborder, que, malgré l'évidente nécessité de sauvegarder avant tout l'honneur du drapeau français, elle hésite et ne se décidera certainement pas à accorder au ministère les crédits demandés, si elle n'obtient pas les plus sérieuses garanties ; elle voudra au moins que tout soit mis en œuvre pour hâter le plus possible et terminer rapidement ce que nous appelons la période militaire de la conquête, car si la France a manifesté une volonté aux dernières élections, c'est bien celle de ne pas voir plus longtemps son argent et le sang de ses enfants prodigués dans des aventures lointaines interminables qui ne rapporte rien à la métropole.

.

Une nouvelle calamité est venue fondre sur l'Espagne ; il nous semble que ce n'est pas trop de qualifier ainsi un changement de règne dans la situation actuelle de ce malheureux pays.

Alphonse XII est mort âgé de vingt-huit ans, laissant le redoutable héritage de la couronne de Castille à sa fille aînée, une enfant de cinq ans, dont la mère, une archiduchesse autrichienne, âgée de vingt-sept ans, a été nommée régente. Dans l'état d'agitation et de rivalités chroniques où se débat l'Espagne, il est impossible de ne pas concevoir de vives inquiétudes pour la tranquillité du pays qui peut être, à bref délai, jeté de nouveau dans les voies de la guerre civile. La situation est la même qu'à la mort de Ferdinand VII, en 1833, et toutes les calamités, qui ont désolé l'Espagne, depuis cette époque jusqu'à nos jours, ont eu là leur origine. Par suite de l'abolition de la loi salique, en 1830, la succession royale passait sur la tête de l'infante Isabelle, alors âgée de trois ans ; son oncle, don Carlos, refusa de reconnaître le statut qui rétablissait l'hérédité directe *sans distinction de sexe* ; une grave scission se produisit dans la famille royale, par suite de ses prétentions qu'il chercha depuis lors à faire triompher par l'intrigue ou par les armes, toutes les fois que la situation troublée des affaires espagnoles semblait lui donner une chance de succès.

L'analogie aujourd'hui est frappante. Une enfant de cinq ans va se trouver dépositaire de la puissance souveraine sous la régence d'une jeune femme étrangère, déjà impopulaire en face des mêmes prétentions, que le petit-fils du premier don Carlos n'a pas abdiquées, avec cette complication, plus redoutable encore, de l'accroissement progres-

sif et désormais irrésistible du parti républicain. Don Carlos n'attend sans doute qu'une occasion propice pour passer la frontière, que Ruiz Zorilla a probablement déjà franchie ; tous deux certainement méditent un double assaut contre le trône de la reine enfant. Le cadavre du roi est encore chaud, et les préparatifs des funérailles ne sont pas encore achevés, que déjà le nouveau gouvernement, qui attend la sanction des cortès, est obligé de proclamer l'état de siège dans plusieurs provinces ; il prend des mesures pour l'établir à Madrid au premier signal. Les soldats en congé reçoivent l'ordre de rejoindre leurs corps en toute hâte. Un soulèvement carliste est imminent en Navarre, disent les dépêches. En même temps, les rédacteurs d'un journal sont arrêtés pour avoir écrit : " Le roi est mort, vive la République ! " Enfin, l'effervescence est à son comble. Toutes les factions sont sous les armes, et la fidélité de l'armée est aujourd'hui la seule barrière qui arrête, ou du moins qui suspende une conflagration générale. Le général Martinez Campos, ministre de la guerre, a réuni près de Madrid les officiers généraux ; tous ceux qui étaient présents ont juré ne défendre la constitution et de soutenir la monarchie. C'est pour le moment sur ce frêle fondement que reposent la royauté de l'infante Mercedès et la paix de l'Espagne.

* * *

La question d'Orient occupe une place importante dans les préoccupations de l'Europe.

Si on ne savait quelles secrètes influences déterminent les coups de théâtre qui, à tout instant, se produisent dans la péninsule des Balkans, on croirait rêver en assistant à ces changements imprévus.

Qui aurait jamais cru, par exemple que la Serbie engagerait une guerre pour le maintien et le respect intégral du traité de Berlin ? C'est cependant ce qui est arrivé et c'est le Roi Milan qui, sous l'influence d'un beau zèle, ou plutôt d'inspirations venues probablement de la capitale Autrichienne, s'est constitué le champion de l'œuvre si difficilement élaborée par les diplomates réunis à Berlin, en 1878, sous la présidence du prince de Bismarck.

Il a signifié au gouvernement Bulgare, son opposition absolue à la formation d'une Grande-Bulgarie qui serait composée de la principauté déjà actuellement à moitié indépendante et de la Roumélie Orientale qui vient de secouer le joug, assez doux pourtant, de son gouverneur ottoman.

Le Prince Alexandre n'a pas pris au sérieux d'abord les remontrances et les menaces de guerre de son voisin, mais il lui a bien fallu se rendre à la réalité quand les Serbes, ayant à leur tête le roi Milan, ont franchi la frontière repoussé les corps avancés de son armée, envahi son territoire, marché en force sur sa capitale, attaqué enfin plusieurs de ses

places stratégiques, et il a paru un instant qu'ils dussent avoir bon marché de toutes les résistances. Mais les cartes ont tourné. L'agresseur, ébloui par ses premiers succès, a commis la faute fatale de méconnaître la valeur de son ennemi. Il est entré sur le territoire bulgare avec une armée divisée en trois colonnes, l'une marchant au nord-est sur Widdin, et les deux autres par des routes différentes, s'avançant vers Sofia. Le jeune prince, qui est la tête des Bulgares, a fait preuve de capacités militaires d'un ordre supérieur. Il a laissé les envahisseurs s'engager dans l'intérieur du pays, loin de leur base d'opérations. Alors, il est tombé en masse serrée sur le corps principal du roi Milan, l'a mis en déroute, et se retournant vivement sur la seconde colonne avec ses troupes victorieuses, l'a écrasée en détail et forcée à la retraite.

Les Bulgares sont maintenant sur le territoire serbe au nombre de 50,000, enflammés par le succès, et apparemment résolus à poursuivre leurs avantages jusqu'à ce qu'ils aient fait payer chèrement au roi Milan l'agression qu'il a dirigée contre eux sans provocation. C'est sur lui, en effet, que retombe la responsabilité de ce conflit, qu'un jugement impartial ne saurait justifier. Vainement allègue-t-il que la réunion de la Roumélie Orientale à la Bulgarie constituerait pour celle-ci une augmentation de puissance dangereuse. En réalité, la fusion des deux provinces ne menaçait en rien la Serbie. La Turquie pouvait seule en être justement émue ; mais la vérité est que le peuple serbe et son souverain n'ont vu, dans l'atteinte portée au traité de Berlin, que l'occasion d'un effort pour agrandir leurs propres possessions. Le roi Milan pourrait payer cher cette tentative. Son peuple regimbe déjà sous l'humiliation de la défaite, et, à moins d'un nouveau retour de fortune qui n'est pas impossible, mais qui n'est pas probable, on peut prévoir que les récriminations prendront de plus grandes proportions s'il est forcé de payer une indemnité en argent, comme l'exige le prince Alexandre, avant de prêter l'oreille à aucune suggestion de paix.

Les puissances étrangères s'abstiennent d'une intervention directe en présence des événements qui se précipitent et qui font prévoir un prochain dénouement, mais leur diplomatie s'emploie activement à prévenir une extension de la guerre ; l'Autriche, la Russie et la Turquie plus directement intéressées nouent d'actives négociations pour assurer le maintien ou de leurs droits ou de leur influence. La France n'y prend qu'une part très secondaire, occupée qu'elle est des difficultés de sa politique intérieure, et de la crise parlementaire qu'elle traverse.

Montréal 1er décembre.

RENÉ DE JOLY.